

PAUL ET VIRGINIE,

HISTOIRE INDIENNE.

Par JACQUES-HENRI-BERNARDIN
DE SAINT PIERRE.

AVEC FIGURES.

. . . . Miseris succurrere disco.

ÆNEID LIB. I.

À B O S T O N :

IMPRIMÉ POUR GUILLAUME SPOTSWOOD,
ET JOSEPH NANCREDE.

1796.



S
q
l
ra
p
q
d
fe
C
ta
v
q
c
P
9

PAUL ET VIRGINIE.

SUR le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, on voit, sur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On apperçoit, sur la gauche, la montagne appelée le morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; sur la droite, le chemin, qui mène du Port-Louis au quartier

des Pamplémouffes ; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine ; et plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'isle. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau ; un peu sur la droite, le cap Malheureux ; et au-delà, la pleine mer, où paroissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le coin de Mire, qui ressemble à un bassin au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs ; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers

escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusques sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi ; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics s'élevant au-dessus des ombres de

la montagne, paroissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à-la-fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étois assis au pied de ces cabanes, et que j'en considérois les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il étoit, suivant la coutume des anciens habitans, en petite veste et en long caleçon. Il marchoit nu-pieds, et s'appuyoit, sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étoient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut; et m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre sur lequel j'étois assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole : " Mon père, lui dis-je,

de “ pourriez-vous m'apprendre à qui
“ ont appartenu ces deux cabanes ? ”
Il me répondit : “ Mon fils, ces ma-
“ fures et ce terrain inculte étoient
“ habités, il y a environ vingt ans,
“ par deux familles qui y avoient
“ trouvé le bonheur. Leur histoire
“ est touchante ; mais dans cette
“ isle, située sur la route des Indes,
“ quel Européen peut s'intéresser au
“ sort de quelques particuliers obs-
“ curs ? Qui voudroit même y vivre
“ heureux, mais pauvre et ignoré ?
“ Les hommes ne veulent connoître
“ que l'histoire des grands et des rois
“ qui ne sert à personne. ” — “ Mon
“ père, ” repris-je, “ il est aisé de
“ juger à votre air et à votre dis-
“ cours, que vous avez acquis une
“ grand expérience. Si vous en
“ avez le temps, racontez-moi, je
“ vous prie, ce que vous savez des

“ anciens habitans de ce désert, et
“ croyez que l’homme, même le plus
“ dépravé par les préjugés du monde,
“ aime à entendre parler du bon-
“ heur que donne la nature et la
“ vertu.” Alors, comme quelqu’un
qui cherche à se rappeler diverses
circonstances, après avoir appuyé
quelque temps ses mains sur son
front, voici ce que ce vieillard me
raconta.

En 1726, un jeune homme de
Normandie, appelé M. de la Tour,
après avoir sollicité en vain du ser-
vice en France, et des secours dans
sa famille, se détermina à venir dans
cette isle pour y chercher fortune.
Il avoit avec lui une jeune femme
qu’il aimoit beaucoup, et dont il
étoit également aimé. Elle étoit
d’une ancienne et riche maison de sa
province ; mais il l’avoit épousée en

et secret et sans dot, parce que les parens de sa femme s'étoient opposés à son mariage, attendu qu'il n'étoit pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs, et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre ; et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y régneront pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations Européennes d'y faire des établissemens fixes.

Les effets qu'il avoit emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'île de France, se

trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde, qu'une négresse, dans un pays où elle n'avoit ni crédit, ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain étoit à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce ; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque asyle caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et

souffrans, de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts ; comme si des rochers étoient des ramparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvoit appaiser les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservoirit un à madame de la Tour, que ne donnent ni les richesses, ni la grandeur ; c'étoit une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demouroit une femme vive, bonne et sensible ; elle s'appeloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une simple famille de payfans, dont elle étoit chérie, et qui l'auroit rendue heureuse, si elle n'avoit eu la foiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui lui avoit promis de l'épouser. Mais

celui-ci, ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avoit laissée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, et à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avoit perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés, cultivoit avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots, de sa condition passée et de ses besoins présents. Margue-

rite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié ; et, voulant mériter sa confiance plutôt que son estime ; elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'étoit rendu coupable. “ Pour moi, “ dit-elle, j'ai mérité mon sort. “ Mais vous, madame,—vous sage et “ malheureuse ! ” Et elle lui offrit, en pleurant, sa cabane et son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, en la serrant dans ses bras : “ Ah ! Dieu veut “ finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi, “ qui vous suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parents.”

Je connoissois Marguerite ; et quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-longue, je me regardois comme

son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières : mais dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins, ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-là sur-tout, où cette île faisoit peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y étoit un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avoit une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour, une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle étoit alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames, qu'il convenoit, pour l'intérêt de leurs enfans, et sur-tout pour empêcher

l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpens. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à-peu-près égales : l'une renfermoit la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à l'ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins, qu'à peine on y peut marcher : cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers, jusqu'à

l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guères meilleur que l'autre ; car, dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses, il est dur comme du plomb. Quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de la Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot ; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, “ afin, me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, nous parler et nous entre-aider.” Il falloit cependant à chacune d'elles une retraite particu-

lière. La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étoient à-la-fois dans le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leurs familles. Moi même j'ai coupé les palissades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de lataniers des bords de la mer, pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte, ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le temps, qui détruit si rapidement les monumens des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes

étoit achevée, que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appeloit Paul. Madame de la Tour me pria aussi de nommer sa fille, conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. "Elle sera vertueuse, dit-elle, et elle sera heureuse. Je n'ai connu le malheur, qu'en m'écartant de la vertu."

Lorsque madame de la Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnois de temps en temps, mais sur-tout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir iolos, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avoit de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivoit in-

différemment sur les deux habitations, les terrains qui lui sembloient les plus fertiles, et il y mettoit les semences qui leur convenoient le mieux. Il sèmoit du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux, et au pied des roches, des giraumons, des courges et des concombres qui se plaisent à y grimper. Il plantoit dans les lieux secs, des patates qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où leur grain est petit mais excellent ; le long de la rivière et autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage, et enfin quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis et

ceux de ses bonnes maîtresses, Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches ça et là dans les habitations pour en aplanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisoit avec zèle. Il étoit fort attaché à Marguerite; et il ne l'étoit guères moins à madame de la Tour, à la négresse de laquelle il s'étoit marié à la naissance de Virginie. Il aimoit passionnément sa femme qui s'appeloit Marie. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, entre autres celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit adroite, propre, et surtout très-fidelle. Elle avoit soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de

ces deux habitations, qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfans, et un gros chien qui veilloit la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filoi-ent, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien et à celui de leurs familles ; mais d'ailleurs, elles étoient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchoi-ent nu-pieds dans leur habitation, et ne portoient de souliers que pour aller le dimanche, de grand matin à la messe, à l'église des Pamplémouffes que vous voyez la-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis ; mais elles se rendoi-ent rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étoient vê-

tues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique ? Si ces dames avoient un peu à souffrir au dehors, elles rentroient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les appercevoient de cette hauteur, sur le chemin des Pamplemouffes, qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves, la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles, la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœur, n'avoient qu'une

volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement, si d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié se reveilloient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoubla à la vue de leurs enfans, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. " Mon amie, disoit madame de la Tour, chacune de vous aura deux enfans, et chacun de nos enfans

“ aura deux mères.” Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d’eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin ; ainsi ces deux petits enfans, privés de tous leurs parens, se remplissoient de sentimens plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déjà leurs mères parloient de leur mariage sur leurs berceaux, et cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmoient leurs propres peines, finissoit bien souvent par les faire pleurer ; l’une se rappelant que ses maux étoient venus d’avoir négligé l’hymen, et l’autre d’en avoir subi les loix ; l’une, de s’être élevée au-

dessus de sa condition, et l'autre, d'en être descendue : mais elles se consoloient en pensant qu'un jour, leurs enfans plus heureux, jouiroient à-la-fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour, et du bonheur de l'égalité.

Rien, en effet, n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignoit déjà. Si Paul venoit à se plaindre, on lui montrait Virginie ; à sa vue, il sourioit et s'appaisoit. Si Virginie souffroit, on en étoit averti par les cris de Paul ; mais cette aimable fille dissimuloit aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivois point de fois ici, que je ne les visse tous deux, tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la

constellation des gêmeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer : elle les surprenoit souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils furent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner, furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connoît des caresses plus tendres, ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propriété, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étoient toujours suivis des louanges et des baisers de son frère.

Pour lui, toujours en action, il bêchoit le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivoit dans les bois; et si dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit ou un nid d'oiseaux se présentoient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque part, on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour que je descendois du sommet de cette montagne, j'apperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie, qui accouroit vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle avoit relevé par derrière pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule; et m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras, enveloppé presque

en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelèrent les enfans de Lédæ, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude étoit de se complaire et de s'entre-aider. Au reste, ils étoient ignorans comme des créoles, et ne savoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit passé dans des temps reculés et loin d'eux ; leur curiosité ne s'étendoit pas au-delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finissoit où finissoit leur île ; et ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères, occupoient toute l'activité de leurs âmes. Jamais des sciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes ; jamais les leçons d'une triste morale ne les avoient rem-

plis d'ennui. Ils ne savoient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avoit jamais effrayés, en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfans ingrats; chez eux, l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer; et s'ils n'offroient pas à l'église de longues prières, par-tout où ils étoient, dans la maison, dans les dans les bois, ils levoient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageoient avec leurs mères tons les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie

se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, et rentroit dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte. Marguerite et son fils se rendoient chez madame de la Tour : alors ils commençoient tous ensemble une prière, suivie du premier repas ; souvent ils le prenoient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissoient à-la-fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignoit dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans ; déjà sa taille étoit plus qu'à demi-formée : de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête ; ses yeux

la
nai-
en-
pi-
e et
e de
tous
nier-
vant
ber-
nif-
arés
du
gues
e et
t les
une
leur
ente-
voit
plus
veux
yeux

bleus et ses lèvres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage. Ils sourioient toujours de concert quand elle parloit ; mais quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyoit déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des graces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étoient noirs, auroient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux, ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paroissoit, il devenoit tranquille, et alloit s'asseoir auprès d'elle. Souvent leur repas se passoit sans qu'ils se dis-

sent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfans de Niobé ; mais à leurs regards qui cherchoient à se rencontrer, à leurs fourires rendus par de plus doux fourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces esprits bienheureux, dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant, madame de la Tour voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentoît augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disoit quelquefois : “ Si je venois à mourir, que “ deviendroît “ Virginie sans fortune ? ”

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avoit refusé si durement des secours, lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvoit, loin de son pays, dénuée de support, et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui étoit d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de

Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées, sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1746, trois ans après l'arrivée de M. de la Bourdonnais dans cette île, madame de la Tour apprit que ce gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paroître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de la Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa nièce, qu'elle avoit mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portoient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châtiment de Dieu; qu'elle avoit bien fait de passer aux îles, plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle étoit, après tout, dans un bon pays. où d

tout le monde faisoit fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même. Pour éviter, disoit-elle, les suites presque toujours funestes du mariage, elle avoit toujours refusé de se marier. La vérité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avoit voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très-riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide, et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit, par post-scriptum, que toute considération faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de la Bourdonnais. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de

la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonnais. Prévenu contre elle, Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille que par de durs monosyllabes, " Je verrai ;
" nous verrons . . . avec le temps
" il y a bien des malheureux
" Pourquoi indisposer une
" tante respectable ? C'est vous
" qui avez tort."

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : " Voilà le fruit de onze ans
" de patience." Mais comme il n'y avoit que madame de la Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, et en fit la lecture devant

toute la famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : “ Qu’avons-nous besoin de tes parens ? Dieu nous-a-t-il abandonnées ? C’est lui seul qui est notre père. N’avons-nous pas vécu heureuses jusqu’à ce jour ? Pourquoi donc te chagriner ? Tu n’as point de courage.” Et voyant madame de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et la serrant dans ses bras : “ Chère amie, s’écria-t-elle. chère amie ! Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie fondant en larmes, pressoit alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur, et Paul, les yeux enflammés de colère, crioit, ferroit les poings, frappoit du pied, ne sachant à qui s’en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent ; et l’on n’entendit plus dans la case que ces cris de douleur :

“ Ah, Madame ! . . . ma bonne
“ maîtresse ! . . . ma mère ! . . . ne
“ pleurez pas.” “ De si tendres
marques d’amitié dissipèrent le cha-
grin de madame de la Tour. Elle
prit Paul et Virginie dans ses bras,
et leur dit d’un air content : “ Mes
“ enfans, vous êtes cause de ma
“ peine, mais vous faites toute ma
“ joie. Oh ! mes chers enfans, le
“ malheur ne m’est venu que de
“ loin ; le bonheur est autour de
moi” Paul et Virginie ne la com-
prirent pas, mais quand ils la virent
tranquille, ils sourirent et se mirent
à la caresser. Ainsi ils continuèrent
tous à être heureux, et ce ne fut
qu’un orage au milieu d’une belle
faison.

Le bon naturel de ces enfans se
développoit de jour en jour. Un
dimanche, au lever de l’aurore,
leurs mères étant allées à la pre-
mière messe à l’église des Pample-
mouffes ; une négresse maronne se

présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un squelette, et n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparoit le déjeûné de la famille, et lui dit : "Ma jeune
" demoiselle, ayez pitié d'une pau-
" vre esclave fugitive, il y a un mois
" que j'erre dans ces montagnes,
" demi-morte de faim, souvent
" poursuivie par des chasseurs et
" par leurs chiens. Je suis mon
" maître, qui est un riche habitant
" de la Rivière-noire. Il m'a trai-
" tée comme vous le voyez." En
même temps, elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avoit reçus. Elle ajouta ;
" Je voulois aller me noyer ; mais
" sachant que vous demeuriez ici,
" j'ai dit : Puisqu'il y a encore de
" bons blancs dans ce pays, il ne

“faut pas encore mourir :” Virginie, toute émue, lui répondit : “Rassurez-vous, infortunée créature ! Mangez, mangez ;” et elle lui donna le déjeûné de la maison, qu’elle avoit apprêté. L’esclave, en peu de momens, le dévora tout entier. Virginie la voyant rassasiée, lui dit : “Pauvre misérable ! “j’ai envie d’aller demander votre “grâce à votre maître ; en vous “voyant, il sera touché de pitié. “Voulez-vous me conduire chez “lui ? . . . Ange de Dieu, répartit “la négresse, je vous suivrai par- “tout où vous voudrez.” Virginie appela son frère, et le pria de l’accompagner. L’esclave maronna les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu’ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu’ils passèrent à gué. Enfin vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d’un morne, sur les bords

de la Rivière-noire. Ils apperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenoit au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'étoit un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, toute émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui étoit à quelques pas de-là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfans pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix qui trembloit, ainsi que tout son corps, en lui demandant grace, il ôta sa pipe de sa bouche, et levant son

rotin vers le ciel, il jura par un affreux serment, qu'il pardonnoit à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître ; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étoient descendus, et parvenus à son sommet, ils s'affirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : “ Ma
“ sœur, il est plus de midi, tu as
“ faim et soif, nous ne trouverons
“ point ici à dîner ; redescendons
“ le morne, et allons demander à
“ manger au maître de l'esclave.
“ Oh non, mon ami, reprit Virgi-
“ nie, il m'a fait trop de peur. Sou-
“ viens toi de ce que dit quelque-
“ fois maman : Le pain du méchant

af- "remplit la bouche de gravier.
à "Comment ferons-nous donc ? dit
ur "Paul ; ces arbres ne produisent
le. "que de mauvais fruits. Il n'y a
ve "pas seulement ici un tamarin ou
uis "un citron pour te rafraîchir.
ès "Dieu aura pitié de nous, répartit
e- "Virginie ; il exauce la voix des
nt "petits oiseaux qui lui demandent
n- "de la nourriture." A peine avoit-
c- elle dit ces mots, qu'ils entendirent
de le bruit d'une source qui tomboit
us d'un rocher voisin. Ils y coururent,
o- et après s'être désaltérés avec ses
la eaux plus claires que le cristal, ils
as cueillirent et mangèrent un peu de
ns cresson qui croissoit sur ses bords.
ns Comme ils regardoient de côté et
à d'autre s'ils ne trouveroient pas
e- quelque nourriture plus solide. Vir-
gi- ginie apperçut, parmi les arbres de
u- la forêt, un jeune palmiste. Le
e- chou que la cime de cet arbre ren-
at ferme au milieu de ses feuilles, est
un fort bon manger ; mais quoique

sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filamens; mais son aubier est si dur, qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste : autre embarras; il n'avoit point de briquet, et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles, ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre, il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également

sèche, mais d'une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit sous ses pieds, et le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de momens, il vit sortir du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin ; mais cette joie étoit trou-

blée par l'inquiétude où ils se doutoient bien que leur longue absence de la maison jetteroit leurs mères. Virginie revenoit souvent sur cet objet ; cependant Paul, qui sentoit ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliser leurs parens.

Après dîné, ils se trouvèrent bien embarrassés ; car ils n'avoient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnoit de rien, dit à Virginie : “ Notre
“ case est vers le soleil du milieu du
“ jour ; il faut que nous passions,
“ comme ce matin, par dessus cette
“ montagne que tu vois là-bas avec
“ ses trois pitons. Allons marchons, mon amie.” Cette montagne étoit celle des Trois-mamelles *, ainsi nommée, parce que

* Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, et qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles ; car ce

ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière-noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'isle, toute couverte de forêts, et si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étoient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie ; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière,

font d'elles que découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux, qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent, et elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon.

malgré le tumulte de ses eaux.
“ N’aie pas peur, lui disoit-il ; je
“ me sens bien fort avec toi. Si
“ l’habitant de la Rivière-noire t’a-
“ voit refusé la grace de son esclave,
“ je me serois battu avec lui. . . .
“ Comment, dit Virginie, avec cet
“ homme si grand et si méchant ?
“ A quoi t’ai-je exposé ? Mon
“ Dieu qu’il est difficile de faire le
“ bien ! il n’y a que le mal de fa-
“ cile à faire.”

Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route chargé de sa sœur, et il se flattoit de monter ainsi la montagne des Trois-mamelles, qu’il voyoit devant lui à une demi-lieue de-là ; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d’elle. Virginie lui dit alors : “ Mon frère, le jour
“ baisse ; tu as encore des forces,
“ et les miennes me manquent ;
“ laisse-moi ici, et retourne seul à

notre case, pour tranquilliser nos
"mères. . . . Oh ! non, dit Paul,
"je ne te quitterai pas. Si la nuit
"nous surprend dans ces bois, j'al-
"lumerai du feu, j'abattrai un pal-
"mistre, tu en mangeras le chou,
"et je ferai avec ses feuilles un a-
"joupa pour te mettre à l'abri."
Cependant Virginie s'étant un peu
reposée, cueillit sur le tronc d'un
vieux arbre penché sur le bord de
la rivière, de longues feuilles de
scolopendre qui pendoient de son
tronc. Elle en fit des espèces de
brodequins dont elle s'entoura les
pieds, que les pierres des chemins
avoient mis en sang ; car, dans l'em-
pressement d'être utile, elle avoit
oublié de se chauffer. Se sentant
soulagée par la fraîcheur de ces
feuilles, elle rompit une branche
de bambou, et se mit en marche,
en s'appuyant d'une main sur ce
roseau, et de l'autre sur son frère.
Ils cheminoient ainsi doucement à

travers les bois ; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages, leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-mamelles, sur laquelle ils se dirigeoient, et même le soleil, qui étoit déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en appercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avoient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avoit plus d'issue.

Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais ; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois-mamelles ; mais il n'aperçut autour de lui que les cîmes des arbres, dont quelques-unes étoient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes

couvroit déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmoit, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnoit dans ces solitudes, et on n'y entendoit d'autre bruit que le brame des cerfs, qui venoient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourroit l'entendre, cria alors de toute sa force : " Venez, venez au secours de Virginie !" Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : " Virginie, . . . Virginie."

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin. il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avoit ni fontaine, ni palmiste, ni même de branche de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : " Ne pleure point,

“ mon ami; si tu ne veux m’acca-
“ bler de chagrin. C’est moi qui
“ suis la cause de toutes tes peines,
“ et de celles qu’éprouvent main-
“ tenant nos mères. Il ne faut rien
“ faire, pas même le bien, sans con-
“ sulter ses parens. Oh ! j’ai été
“ bien imprudente !” et elle se prit
à verser des larmes. Cependant
elle dit à Paul : “ Prions Dieu, mon
“ frère, et il aura pitié de nous.”
A peine avoient ils achevé leur
prière, qu’ils entendirent un chien
aboyer. “ C’est, dit Paul, le chien
“ de quelque chasseur qui vient le
“ soir tuer des cerfs à l’affût.”
Peu après, les aboiemens du chien
redoublèrent. “ Il me semble, dit
“ Virginie, que c’est Fidèle, le
“ chien de notre case. Oui, je re-
“ connois sa voix : serions-nous si
“ près d’arriver, et au pied de notre
“ montagne ?” En effet, un mo-
ment après, Fidèle étoit à leurs pieds
aboyant, hurlant, gémissant et les

accablant de caresses. Comme ils ne pouvoient revenir de leur surprise, ils apperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens: "O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétudes! comme elles ont été étonnées, quand elles ne vous ont plus retrouvés au retour de la messe où je les accompagnois! Marie, qui travailloit dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allois, je venois autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre*,

* Ce trait de sagacité du noir Domingue et de son chien Fidèle, ressemble beaucoup à celui du sauvage Tévénissa et de son chien Oniah, rapporté par M. de Crevecoeur, dans son ouvrage plein d'humanité, intitulé, *Lettres d'un Cultivateur Américain*.

“ je les ai fait flairer à Fidèle ; et
“ sur-le-champ, comme si ce pauvre
“ animal m’eût entendu, il s’est mis
“ à quêter sur vos pas. Il m’a con-
“ duit, toujours en remuant la
“ queue, jus’qu’à la Rivière-noire.
“ C’est-là où j’ai appris d’un ha-
“ bitant, que vous lui aviez ramené
“ une négresse maronne, et qu’il
“ vous avoit accordé sa grace.
“ Mais quelle grace ; il me l’a mon-
“ trée attachée, avec une chaîne
“ au pied, à un billot de bois, et
“ avec un collier de fer à trois cro-
“ chets autour du cou. De-là Fi-
“ dèle, toujours quêtant, m’a mené
“ sur le morne de la Rivière-noire,
“ où il s’est arrêté encore, en aboy-
“ ant de toute sa force. C’étoit
“ sur le bord d’une source, auprès
“ d’un palmiste abattu, et près d’un
“ feu qui fumoit encore : enfin il
“ m’a conduit ici. Nous sommes
“ au pied de la montagne des Trois-
“ mamelles, et il y a encore quatre

et “bonnes lieues jusques chez nous.
“Allons, mangez et prenez des
“forces.” Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grande calebasse remplie d’une liqueur composée d’eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscades, que leurs mères avoient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave, et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : “Oh, qu’il est difficile de faire le bien?”

Pendant que Paul et elle se rafraîchissoient, Domingue alluma du feu, et ayant cherché dans les rochers un bois tortu, qu’on appelle bois de ronde, et qui brûle tout verd, en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu’il alluma ; car il étoit déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand, quand il fallut se mettre en route. Paul et Virginie ne pouvoient plus

marcher ; leurs pieds étoient enflés et tout rouges. Domingue ne savoit s'il devoit aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. “ Où
“ eût le temps, leur disoit-il, où je
“ vous portois tous deux à-la-fois
“ dans mes bras ? mais maintenant
“ vous êtes grands, et je suis vieux.” Comme il étoit dans cette perplexité, une troupe de noirs marons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : “ Bons
“ petits blancs, n'ayez pas peur ;
“ nous vous avons vu passer ce matin avec une négresse de la Rivière-noire ; vous alliez demander la grace à son mauvais maître.
“ En reconnaissance, nous vous
“ reporterons chez vous sur nos
“ épaules,” Alors il fit un signe, et quatre noirs marons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des

lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules; et Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe, qui les combloit de bénédictions. Virginie attendrie, disoit à Paul; "Oh, mon ami! ja-
" mais Dieu ne laisse un bienfait
" sans récompense."

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étoient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montoient, qu'ils entendirent des voix qui crioient: "Est-ce vous, mes
" enfans? Ils répondirent avec les
" noirs: Oui, c'est nous!" et bientôt ils apperçurent leurs mères et Marie qui venoient au-devant d'eux avec des tisons flambans. "Mal-
" heureux enfans, dit madame de
" la Tour, d'où venez-vous? dans
" quelles angoisses vous nous avez
" jetées! . . . Nous venons, dit Vir-

“ ginie, de la Rivière-noire, de-
“ mander la grace d’une pauvre
“ esclave maronne, à qui j’ai donné
“ ce matin le déjeûné de la maison,
“ parce qu’elle mouroit de faim ;
“ et voilà que les noirs marons
“ nous ont ramenés.” Madame de
la Tour embrassa sa fille, sans pou-
voir parler ; et Virginie, qui sentit
son visage mouillé des larmes de sa
mère, lui dit : “ Vous me payez
“ de tout le mal que j’ai souffert !”
Marguerite ravie de joie, ferroit
Paul dans ses bras, et lui disoit :
“ Et toi aussi, mon fils, tu as fait
“ une bonne action.” Quand elles
furent arrivées dans leur case avec
leurs enfans, elles donnèrent bien à
manger aux noirs marons, qui s’en
retournèrent dans leurs bois, en leur
souhaitant toute sorte de prospérités.

Chaque jour étoit pour ces famil-
les un jour de bonheur et de paix.
Ni l’envie, ni l’ambition ne les tour-
mentoient. Elles ne desiroient

point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie. Il leur suffisoit d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette ile, où, comme dans toutes les colonies Européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étoient ignorés. Seulement, quand un passant demandoit sur le chemin des Pamplémouffes à quelques habitans de la pleine : " Qui est-ce qui demeure là-haut " dans ces petites cases ? " ceux-ci répondoient, sans les connoître : " Ce sont de bonnes gens. " Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs conversations, la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté ; car il est impossible de ne pas haïr les hommes, si on les croit méchans, et de vivre

avec les méchans, si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médifance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenoient que des moyens de faire du bien à tous en général ; et quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle, qui les remplissoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étoient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissoit point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissoit de ravissement et de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir d'une providence qui, par leurs mains, avoit répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les graces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avoit embelli ce que le noir Domingue ne faisoit que cultiver. Il alloit avec lui dans les bois voisins, déraciner de jeunes plants de citroniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et d'attiers dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantoit ces arbres, déjà grands, autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres, qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches ; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin ; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celle du figuier.

Il y avoit planté encore des pé-

pins, et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnoient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avoit répandu la fécondité jusques dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloés, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux s'élevoient sur les têtes noires des roches, et sembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendoient çà et là, le long des escarpemens de la montagne.

Il avoit disposé ces végétaux de manière qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un seul coup-d'œil. Il avoit planté au milieu de ce bassin, les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres, qui en bordoient la circonférence ; de sorte que ce vaste enclos paroissoit

de son centre, comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies, et des champs de riz et de blé. Mais en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature. Guidé par ses indications, il avoit mis dans les lieux élevés, ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux, ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi, chaque végétal croissoit dans son site propre, et chaque site recevoit de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces rochers, formoient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétoient au milieu de la verdure, les arbres en fleurs, les rochers, et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient, pour la plupart, aussi accessibles au toucher qu'à la vue. A

la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours, pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin ; et dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrasse maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avoit formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre et des racines de rosiers, de poincillades et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches. En peu de temps, ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins bordés de vieux arbres inclinés sur les

bords, formoient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit, à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là étoit une moisson, ici un verger. Par cette avenue, on appercevoit les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelassés de lianes, on ne distinguoit en plein midi aucun objet : sur la pointe de ce grand rocher voisin, qui sort de la montagne, on découvroit tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe, ou qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir, et jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, et des der-

nières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyoit venir de bien loin, s'appeloit la
DECOUVERTE DE L'AMITIE.
Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'appercevoient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages, à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite. Il me semble alors qu'une voix humaine forte de la pierre, se fait

entendre à travers les siècles, et s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé et souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre ame dans le champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul et de Virginie, ces vers d'Horace :

. . . . Fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter iapyga.

“ Que les frères d'Hélène, af-
“ tres charmans comme vous, et
“ que le père des vents vous diri-

“gent, et ne fassent souffler que
“le zéphire.”

Je gravai ce vers de Virgile sur
l'écorce d'un tatamaque, à l'ombre
duquel Paul s'assëyoit quelquefois
pour regarder au loin la mer agitée.

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes!

“Heureux, mon fils, de ne con-
“noître que les divinités champê-
“tres!”

Et cet autre, au-dessus de la
porte de la cabane de madame de
la Tour, qui étoit leur lieu d'as-
semblée :

Et secura quies, et nescia fallere vita,

“Ici est une bonne conscience,
“et une vie qui ne fait pas tromper.”

Mais Virginie n'approuvoit point
mon latin : elle disoit que ce que
j'avois mis au pied de sa girouette
étoit trop long et trop savant.
“J'eusse mieux aimé, ajoutoit-elle :

“TOUJOURS AGITÉE, MAIS CONS-
“TANTE.”—“ Cette devise, lui
“répondis-je, conviendrait encore
“mieux à la vertu.” Ma réflexion
la fit rougir.

Ces familles heureuses étendoient leurs ames sensibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jam-roses plantés autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie et Paul alloient quelquefois danser, se nommoit LA CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour et Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appeloit LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisoient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE, à de petites portions de terre où elles avoient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie desirant, à l'imitation de

leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelloient **ANGOLA** et **FOULLE-POINTE**, deux endroits où croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers, et où ils avoient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leur pays, et en calmoient les regrets dans une terre étrangère. Hélas ! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes, les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchans.

Mais de tout ce que renfermoit cette enceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le **REPOS DE VIRGINIE**. Au pied du rocher la **DECOUVERTE DE L'AMITIE**, est un enfoncement d'où sort une fontaine, qui forme, dès sa

source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produiroit servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta un autre dans une semblable intention, dès qu'elle eut accouché de Virginie. Il naquit de ces deux fruits, deux cocotiers qui formoient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommoit l'arbre de Paul, et l'autre l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçoient leurs palmes, et laissoient pendre leurs jeunes grappes de cocos, au-dessus du bassin de la fontaine.

Excepté cette plantation, on avoit laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ses flancs bruns et humides, rayonnoient en étoiles vertes et noires, de larges capillaires, et flottoient au gré des vents, des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de la croissoient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des pimons, dont les gouffes couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne, pendoient des lianes semblables à ces draperies flottantes, qui formoient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venoient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y

voyoit voler le long des rivages de la mer, le corbigeau et l'alouette marine; et au haut des airs la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnoient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan indien.

Virginie aimoit à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à-la-fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle se plaisoit à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches, comme sur un piedestal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine, des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Vir-

ginie leur distribuoit de temps-entemps des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paroïssoit, les merles sifleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu quittoient leurs buissons : des peruches vertes comme des émeraudes, descendoient des lataniers voisins des perdrix accouroient sous l'herbe : tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul et elle s'amusoient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfans, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois dans ce lieu, vos mères vous serrant dans leurs bras, bénissoient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices ! Combien de fois, à l'ombre de ces ro-

chers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avoient coûté la vie à aucun animal! Des calebassés pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, d'attes, d'ananas, offroient à-la-fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les fucs les plus agréables.

La conversation étoit aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parloit souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étoient pas commodes; là, on étoit mal assis; ces jeunes berceaux ne donnoient pas assez d'ombrage; Virginie seroit mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbe, et des pa-

niers de bambou. On voyoit rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des rateaux, des haches, des bêches; et auprès de ces instrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé, et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparoit des sorbets et des cordiaux, avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédras.

La nuit venue, ils soupoient à la lueur d'une lampe; ensuite madame de la Tour ou Marguerite racontoit quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces recits, les âmes sensibles de leurs enfans s'enflammoient. Ils prioient le ciel de leur faire la

grace d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparoit pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrens sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents, qui leur apportoit le murmure lointain des flots qui se brisoient sur le rivage. Elles bénissoient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De temps en temps, madame de la Tour lisoit publiquement quelque histoire touchante de l'ancien ou du nouveau testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés; car leur théologie étoit toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'évangile. Ils n'avoient point de jours destinés aux plaisirs et d'au-

tres à la tristesse. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnoit, un temple divin, où ils admiroient sans cesse une intelligence infinie, toute puissante, et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême, les remplissoit de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avoient développé en elles-mêmes et dans leurs enfans, ces sentimens que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'élève quelquefois dans l'ame la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paroissoit triste, tous les autres se réunissoient autour de lui, et l'enlèvoient aux pensées amères, plus par des sentimens que par des réflexions.

xions. Chacun y employoit son caractère particulier : Marguerite, une gaieté vive ; madame de la Tour, une théologie douce ; Virginie, des caresses tendres : Paul, de la franchise et de la cordialité. Marie et Domingue même venoient à son secours. Ils s'affligoient s'ils le voyoient affligé, et ils pleuroient s'ils le voyoient pleurer. Ainsi des plantes foibles s'entrelacent ensemble, pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils alloient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplémouffes, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venoit des habitans riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connoissance de ces familles si unies, et de les inviter à des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissans ne recherchent les foibles que pour avoir

des complaisans, et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes et mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitoient pas avec moins de soin, l'acointance des petits habitans, pour l'ordinaire jaloux, médifans et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières ; mais leur conduite réservée étoit accompagnée de marques de politesse si obligantes, sur-tout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe, on venoit souvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une personne affligée qui leur demandoit des conseils, ou un enfant qui les prioit de passer chez sa mère malade, dans un des quartiers voisins. Elles portoient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux

habitans, et elles y joignoient la bonne grace, qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissoient sur-tout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de la Tour parloit avec tant de confiance de la divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyoit présente. Virginie revenoit bien souvent de-là, les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie; car elle avoit eu l'occasion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remèdes nécessaires aux malades, et qui les leur présentoit avec une grace inefable.

Après ces visites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-longue, jusques chez moi, où je les attendois à dîner, sur les bords de la petite rivière qui coule dans

mon voisinage. Je me procurois, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens, par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guères ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions de l'habitation, des provisions végétales que nous joignions à celles que la mer nous fournissoit en abondance. Nous pêchions sur ses rivages, des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des ourfins, des huitres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuroient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois; assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large, venir se bri-

fer à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelque-fois sur les récifs, au-devant des lames, puis à leur approche, il fuyoit sur le rivage, devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes, qui le poursuivoient bien avant sur la grève. Mais Virginie, à cette vue, jetoit des cris perçans, et disoit que ces jeux-là lui faisoient grand'peur.

Nos repas étoient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutoit avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations: elle

est si naturelle et si expressive, que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie se rappelant, dans les lectures que lui faisoit sa mère, les histoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux évènements avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tamtam de Domingue, elle se présentoit sur la pelouffe, portant une cruche sur sa tête ; elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche, et feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours, battoit les bergers, remplissoit la cruche de Virginie, et en la lui posant sur la tête, il lui mettoit en même-temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à

leurs jeux, je me chargeois du personnage de Raguel, et j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois elle représentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisoient les moissonneurs. Virginie feignoit de glaner çà et là, sur leurs pas, quelques épis de bled, Paul imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit ; elle répondoit en tremblant à ses questions. Bientôt ému de pitié, il accordoit un asyle à l'innocence, et l'hospitalité à l'infortune. Il remplissoit le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenoit devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenoit en mariage malgré son indigence. Madame de la Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avoient laissée ses propres parens,

son veuvage, la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfans, ne pouvoit s'empêcher de pleurer ; et ce souvenir confus de maux et de biens, nous faisoit verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyoit transporté dans, les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène étoit, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percés formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions à leur centre abrités de la chaleur pendant toute la journée ; mais quand le soleil étoit descendu à l'horizon, ses rayons brisés par les troncs des arbres, divergeoient dans les ombres de la forêt, en longues

gerbes lumineuses, qui produisoient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paroissoit à l'extrémité d'une avenue, et la rendoit toute étincelante de lumière. Le feuillage des arbres éclairé en dessous de ses rayons safranés, brilloit des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs mouffeux et bruns paroissoient changés en colonnes de bronze antique, et les oiseaux déjà retirés en silence sous la sombre feuillée, pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluoient tous à-la-fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenoit bien souvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air, et la douceur du climat, nous permettoit de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournoit dans sa case, et la retrouvoit dans l'état où il l'a-

voit laissée. Il y avoit alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette isle sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, et qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient, pour Paul et Virginie, des jours de plus grande réjouissance; c'étoient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquoit pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'isle, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avoient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation.

Ces gâteaux étoient les seuls présents que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation; mais elle y

joignoit une bonne grace qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de la Tour et Marguerite. On voyoit alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres, et si timides qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise ; elle leur servoit des rafraîchissemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonstance particulière, qui en augmentoit selon elle l'agrément : cette liqueur avoit été préparée par Marguerite, cette autre par sa mère ; son frère avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites. Elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille.

“ On ne fait son bonheur, disoit-elle, qu'en s'occupant de celui des autres.” Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroïssoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens, du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeoit Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisoit le bien, à l'exemple de la divinité, cachant la bienfaitrice, et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre ame circonscrite dans une petite sphère de connoissances humaines, atteint bientôt

le terme de ses jouissances artificielles; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour, par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnoient leurs fleurs ou leurs fruits, et les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. "Il est temps de dîner, disoit Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds;" ou bien: "La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles. --- Quand viendrez-vous nous voir? lui disoient quelques amis du voisinage. --- Aux cannes de sucre, répondoit Virginie. --- Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable, reprenoient

ces jeunes filles." Quand on l'interrogeoit sur son âge et sur celui de Paul: " Mon frère, disoit-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde." Leur vie sembloit attachée à celle des arbres, comme celle des Faunes et des Dryades. Ils ne connoissoient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient besoin ces jeunes gens d'être riches et savans à notre manière? leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jours qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières;

oui, des lumières ; et quand il s'y feroit mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissoient ces deux enfans de la nature. Aucun souci n'avoit ridé leur front, aucune intempérance n'avoit corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avoit dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la pitié développoient chaque jour la beauté de leur ame en graces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvemens. Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur : tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parens, lorsque sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur ; Virginie, douce, modeste, confiante comme Eve, et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disoit

au retour de ses travaux: “Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand du haut de la montagne, je t’apperçois au fond de ce vallon, tu me paroïs, au milieu de nos vergers, comme un bouton de rose. Si tu marches vers la maison de nos mères, la perdrix qui court vers ses petits, a un corsage moins beau et une démarche moins légère. Quoique je te perde de vue à travers les arbres, je n’ai pas besoin de te voir pour te retrouver; quelque chose de toi que je ne puis dire, reste pour moi dans l’air où tu passes, sur l’herbe où tu t’affieds. Lorsque je t’approche, tu ravis tous mes sens. L’azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux; le chant des bengalis, moins doux que le son de ta voix. Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon corps frémit de plaisir. Souviens-toi du jour où nous passâmes à travers les cailloux roulans de la rivière des Trois-ma-

melles. En arrivant sur ses bords, j'étois déjà bien fatigué; mais quand je t'eus prise sur mon dos, il me sembloit que j'avois des aîles comme un oiseau. Dis moi par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit? mais nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses? mais elles m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché nus pieds jusqu'à la Rivière-noire, pour demander la grace d'une pauvre esclave fugitive. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronier, que j'ai cueillie dans la forêt. Tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de miel; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais auparavant repose-toi sur mon sein, et je ferai de-làsé."

Virginie lui répondoit : " O mon frère ! les rayons du soleil au matin,

au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne ; mais quand elles t'appellent mon fils, je les aime encore davantage. Les caresses qu'elles te font, me font plus sensibles que celles que j'en reçois. Tu me demandes pourquoi tu m'aimes. Mais tout ce qui a été élevé ensemble, s'aime. Vois nos oiseaux ; élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous ; ils font toujours ensemble comme nous. Ecoute comme ils s'appellent et se répondent d'un arbre à l'autre. De même, quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte, au haut de la montagne, j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher, sur-tout depuis le jour où tu voulois te battre pour moi contre la maître de l'esclave. Depuis ce temps-là, je me suis dit bien des fois : Ah ! mon frère a un

bon cœur ; sans lui, je serois morte d'effroi. Je prie Dieu tous les jours, pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs ; mais quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal ! Pourquoi vas-tu si loin et si haut, me chercher des fruits et des fleurs ? n'en avons-nous pas assez dans le jardin ? Comme te voilà fatigué ! tu es tout en nage." Et avec son petit mouchoir blanc, elle lui effuyoit le front et les joues, et elle lui donnoit plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque temps, Virginie se sentoît agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbroient de noir ; son teint jaunissoit ; une langueur universelle abattoit son corps. La sérénité n'étoit plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyoit tout à-coup gaie sans joie, et triste sans

chagrin. Elle fuyoit ses jeux innocens, ses doux travaux, et la société de sa famille bien-aimée. Elle erroit çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant par-tout du repos, et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle alloit vers lui en folâtrant ; puis tout-à-coup, près de l'aborder, un embarras subit la faisoit, un rouge vif coloroit ses joues pâles, et ses yeux n'osoient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disoit : " La verdure couvre ces rochers, nos oiseaux chantent quand ils te voient ; tout est gai autour de toi, toi seule est triste." Et il cherchoit à la ranimer en l'embrassant ; mais elle détournoit la tête, et fuyoit tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentoit troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenoit rien à des caprices si nouveaux et si étranges.

Un mal n'arrive guères seul. Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. C'étoit vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe pendant trois semaines l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud est qui y règne presque toute l'année, n'y souffloit plus. De longs tourbillons de poussière s'élevoient sur les chemins, et restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de toutes parts; l'herbe étoit brûlée; des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement pendant le jour, des vapeurs rouffes s'élevoient de dessus ses plaines, et paroissoient au concher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoît aucun rafraîchissement à l'atmosphère em-

brâsée. L'orbe de la lune tout rouge, se levoit dans un horizon embrumé d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallons de tristes mugissemens. Le Cafre même qui les conduisoit, se couchoit sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur ; mais par-tout le sol étoit brûlant, et l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levoit, elle s'assëyoit, elle se recouchoit, et ne trouvoit dans aucune attitude, ni le sommeil, ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine ; elle en apperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, couloit encore en fi-

lets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusoient à la baigner avec Paul dans ce même lieu ; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avoit creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçoient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis ; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit.

Aussitôt elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages, et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois, elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, et posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétoit bien la cause du mal de sa fille, mais elle n'osoit elle-même lui en parler. "Mon enfant, lui disoit-elle, adresse-toi à Dieu, qui dispose à son gré de la santé et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui pour te récompenser demain. Songe que nous ne sommes sur la terre que pour exercer la vertu."

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'océan des vapeurs qui couvrirent l'isle comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassembloient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortoient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats, les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cascades, tombèrent du ciel. Des torrens écumeux se précipitoient le long des flancs de cette montagne: le fond de ce bassin étoit devenu une mer, le plateau où sont assises les cabanes, une petite isle; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortoient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille tremblante, prioit Dieu dans la case de madame

de la Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs et fréquens. L'intrépide Paul, suivi de Dominique, alloit d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici un paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu : il ne rentroit que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir la pluie cessa ; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire ; les nuages orageux furent jetés vers le nord-est, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier desir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à

marcher. Elle l'accepta en fourrant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais et sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne filonnée çà et là de l'écume des torrents, qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvroient les lisières des prairies, et avoient comblé le bain de Virginie. Cependant, les deux cocotiers étoient debout, et bien verdoyans; mais il n'y avoit plus aux environs, ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploroient par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul: " Vous aviez

“ apporté ici des oiseaux, l'ouragan
“ les a tués. Vous aviez planté ce
“ jardin, il est détruit. Tout pé-
“ rit sur la terre; il n'y a que le
“ ciel qui ne change point.” Paul
lui répondit: “ Que ne puis-je
“ vous donner quelque chose du
“ ciel! mais je ne possède rien,
“ même sur la terre.” Virginie re-
prit, en rougissant: “ Vous avez à
“ vous le portrait de Saint-Paul.”
A peine eut-elle parlé, qu'il courut
le chercher dans la case de sa mère.
Ce portrait étoit une petite minia-
ture, représentant l'hermite Paul.
Marguerite y avoit une grande dé-
votion: elle l'avoit porté long-temps
suspendu à son cou, étant fille;
ensuite devenue mère, elle l'avoit
mis à celui de son enfant. Il étoit
même arrivé qu'étant enceinte de
lui, et délaissée de tout le monde,
à force de contempler l'image de
ce bienheureux solitaire, son fruit

gan en avoit contracté quelque ressem-
blance, ce qui l'avoit décidée à lui
en faire porter le nom, et à lui
donner pour patron un saint qui
avoit passé sa vie loin des hommes,
qui l'avoient abusée, puis aban-
donnée. Virginie, en recevant
ce petit portrait des mains de Paul
lui dit d'un ton ému : " Mon frère,
" il ne me sera jamais enlevé tant
" que je vivrai, et je n'oublierai ja-
" mais que tu m'as donné la seule
" chose que tu possèdes au monde."
A ce ton d'amitié, à ce retour in-
espéré de familiarité et de tend-
resse, Paul voulut l'embrasser ;
mais, aussi légère qu'un oiseau,
elle lui échappa, et le laissa hors
de lui, ne concevant rien à une
conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disoit à
madame de la Tour : " Pourquoi
" ne marions-nous pas nos enfans ?
" Ils ont l'un pour l'autre une pas-

“ fion extrême, dont mon fils ne
“ s’apperçoit pas encore. Lorsque
“ la nature lui aura parlé, en vain
“ nous veillons sur eux, tout est à
“ craindre.” Madame de la Tour
lui répondit : “ Ils sont trop jeunes
“ et trop pauvres. Quel chagrin
“ pour nous, si Virginie mettoit
“ au monde des enfans malheu-
“ reux, qu’elle n’auroit peut-être
“ pas la force d’élever ! Ton noir
“ Domingue est bien cassé ; Marie
“ est infirme. Moi-même, chère
“ amie, depuis quinze ans, je me
“ sens fort affoible. On vieillit
“ promptement dans les pays
“ chauds, et encore plus vite dans
“ le chagrin. Paul est notre uni-
“ que espérance. Attendons que
“ l’âge ait formé son tempérament,
“ et qu’il puisse nous soutenir par
“ son travail. A présent, tu le
“ fais, nous n’avons guères que le
“ nécessaire de chaque jour. Mais
“ en faisant passer Paul dans l’Inde

ne
que
ain
st à
our
nes
rin
oit
eu-
tre
oir
rie
ère
me
llit
ays
ans
ni-
que
nt,
par
le
le
ais
de

“ pour un peu de temps, le com-
“ merce lui fournira de quoi ache-
“ ter quelque esclave, et à son re-
“ retour ici, nous le marierons à
“ Virginie, car je crois que per-
“ sonne ne peut rendre ma chère
“ fille aussi heureuse que ton fils
“ Paul. Nous en parlerons à no-
“ tre voisin.”

En effet; ces dames me consul-
tèrent, et je fus de leur avis. “ Les
“ mers de l’Inde sont belles, leur
“ dis-je. En prenant une saison
“ favorable pour passer d’ici aux
“ Indes, c’est un voyage de six se-
“ maines au plus, et d’autant de
“ temps pour en revenir. Nous fe-
“ rons dans notre quartier une pa-
“ cotille à Paul; car j’ai des voisins
“ qui l’aiment beaucoup. Quand
“ nous ne lui donnerions que du
“ coton brut, dont nous ne faisons
“ aucun usage, faute de moulins
“ pour l’éplucher; du bois d’ébène,
“ si commun ici qu’il sert au chauf-

“ frage, et quelques résines qui se
“ perdent dans nos bois: tout cela
“ se vend assez bien aux Indes, et
“ nous est fort inutile ici.”

Je me chargeai de demander à M.
de la Bourdonnois une permission
d'embarquement pour ce voyage,
et avant tout, je voulus en prévenir Paul ; mais quel fut mon étonnement, lors que ce jeune homme me dit, avec un bon sens fort au-dessus de son âge ! “ Pourquoi voulez-vous que je quitte ma famille,
“ pour je ne fais quel projet de fortune ? Y a-t-il un commerce au
“ monde plus avantageux que la
“ culture d'un champ, qui rend
“ quelquefois cinquante et cent
“ pour un ? Si nous voulons faire
“ le commerce, ne pouvons-nous
“ pas le faire en portant notre sucre
“ perflu d'ici à la ville, sans que j'aie
“ à aller courir aux Indes ? Nos mères
“ me disent que Domingue est vieux
“ et cassé ; mais moi je suis jeune

“ et je me renforcé chaque jour.
“ Il n’a qu’à leur arriver pendant
“ mon absence quelque accident,
“ sur-tout à Virginie, qui est déjà
“ souffrante. Oh non, non ! je
“ ne saurois me résoudre à les quit-
“ ter.”

Sa réponse me jeta dans un grand embarras ; car madame de la Tour ne m’avoit pas caché l’état de Virginie, et le desir qu’elle avoit de gagner quelques années sur l’âge de ces jeunes gens, en les éloignant l’un de l’autre. C’étoient des motifs que je n’osois même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de la Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient jamais sensibles, l’avoit frappée. Elle souffroit d’une grande maladie dégénérée en langueur, et que l’âge rendoit incurable. Elle mandoit à sa

nièce de repasser en France ; ou, si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne éducation, un parti à la cour, et la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroissoit prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osoit proférer un mot ? “ Pourriez-vous
“ nous quitter maintenant, dit
“ Marguerite à madame de la Tour.
“ — Non, mon amie ; non, mes
“ enfans, reprit madame de la Tour :
“ je ne vous quitterai point. J'ai
“ vécu avec vous, et c'est avec vous
“ que je veux mourir. Je n'ai
“ connu le bonheur que dans votre
“ amitié. Si ma santé est dérangée,

“ d’anciens chagrins en sont cause.
“ J’ai été blessée au cœur par la
“ dureté de mes parens et par la
“ perte de mon cher époux. Mais
“ depuis, j’ai goûté plus de consol-
“ ation et de félicité avec vous, sous
“ ces pauvres cabanes, que jamais
“ les richesses de ma famille ne m’en
“ ont fait même espérer dans ma
“ patrie.” A ce discours, des
larmes de joie coulèrent de tous les
yeux. Paul ferrant madame de la
Tour dans ses bras, lui dit: “ Je ne
“ vous quitterai pas non plus; je
“ n’irai point aux Indes. Nous tra-
“ vaillerons tous pour vous, chère
“ maman; rien ne vous manquera
“ jamais avec nous.” Mais, de toute
la société, la personne qui témoigna
le moins de joie, et qui y fut la plus
sensible, fut Virginie. Elle fut le
reste du jour d’une gaieté douce, et
le retour de sa tranquillité mit le
comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil,

comme ils venoient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin qui précédoit le déjeûné, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'étoit M. de la Bourdonnais. Il entra dans la case, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avoit pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, et pour linge, des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de songer aux particulières; mais qu'elle avoit bien des droits sur lui. "Vous avez, ajouta-t-il, madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui

“ vous réserve sa fortune, et vous
“ attend au près d'elle.” Madame
de la Tour répondit au gouverneur,
que sa tanté altérée ne lui permet-
toit pas d'entreprendre un si long
voyage. “ Au moins, reprit M.
“ de la Bourdonnais, pour made-
“ moiselle votre fille, si jeune et si
“ aimable, vous ne sauriez, sans
“ injustice, la priver d'une si grande
“ succession. Je ne vous cache pas
“ que votre tante a employé l'au-
“ torité pour la faire venir auprès
“ d'elle. Les bureaux m'ont écrit
“ à ce sujet, d'user, s'il le falloit,
“ de mon pouvoir ; mais ne l'exer-
“ çant que pour rendre heureux
“ les habitans de cette colonie, j'at-
“ tends de votre volonté seule un
“ sacrifice de quelques années, d'où
“ dépend l'établissement de votre
“ fille, et le bien-être de toute vo-
“ tre vie. Pourquoi vient-on aux
“ isles ? N'est-ce pas pour y faire
“ fortune ? N'est-il pas bien plus

“ agréable de l’aller retrouver dans
“ sa patrie ?”

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastras que portoit un de ses noirs. “ Voilà,
“ ajouta-t-il, ce qui est destiné aux
“ préparatifs du voyage de made-
“ moiselle votre fille, de la part de
“ votre tante.” Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de la Tour, de ne s’être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur : “ Monsieur, ma
“ mère s’est adressée à vous, et
“ vous l’avez mal reçu. Avez-
“ vous un autre enfant, madame ?
“ dit M. de la Bourdonnais à ma-
“ dame de la Tour. Non, mon-
“ sieur, reprit-elle ; celui-ci est le
“ fils de mon amie ; mais lui et
“ Virginie nous sont communs, et
“ également chers.... Jeune homme,
“ dit le gouverneur à Paul, quand

“ vous aurez acquis l'expérience du
“ monde, vous connoîtrez le mal-
“ heur des gens en place ; vous sau-
“ rez combien il est facile de les
“ prévenir, combien aisément ils
“ donnent au vice intrigant, ce qui
“ appartient au mérite qui se cache.”

M. de la Bourdonnais, invité par madame de la Tour, s'affit à table auprès d'elle. Il déjeûna, à la manière des Créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques. “ Il n'y a, dit-il, ici, “ que des meubles de bois ; mais on “ y trouve des visages sereins et des “ cœurs d'or.” Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : “ Je desiré être votre ami, car “ vous êtes un honnête homme.” M. de la Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité

insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvoit compter sur son amitié.

Après déjeûné, il prit madame de la Tour en particulier; et lui dit qu'il se presentoit une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France, sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderoit à une dame de ses parentes qui y étoit passagère; qu'il falloit bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années.

“ Votre tante, ajouta-t-il en s'en
“ allant, ne peut pas traîner plus de
“ deux ans. Ses amis me l'ont
“ mandé. Songez-y bien. La for-
“ tune ne vient pas tous les jours.
“ Consultez-vous. Tous les gens
“ de bon sens feront de mon avis.”

Elle lui répondit “ que ne desirant
“ désormais d'autre bonheur dans
“ le monde que celui de sa fille,
“ elle laisseroit son départ pour la

“ France entièrement à sa disposition.”

Madame de la Tour n'étoit pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit : “ Mon enfant, nos domestiques sont vieux ; “ Paul est bien jeune, Marguerite “ vient sur l'âge ; je suis déjà infirme : si j'allois mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de ces déserts ? “ Vous resteriez donc seule, n'ayant personne qui puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à la terre comme une mercenaire. “ Cette idée me pénètre de douleur.” Virginie lui répondit : “ Dieu nous a condamnés au travail. “ Vous m'avez appris à travailler, et “ à le bénir chaque jour. Jusqu'à “ présent il ne nous a point abandonnés, il ne nous abandonnera

“ point encore. Sa providence veille
“ particulièrement sur les malheu-
“ reux. Vous me l’avez dit tant de
“ fois, ma mère ! Je ne saurois me ré-
“ soudre à vous quitter.” Madame
de la Tour émue, reprit : “ Je n’ai
“ d’autre projet que de te rendre
“ heureuse, et de te marier un jour
“ avec Paul, qui n’est point ton
“ frère. Songe maintenant que sa
“ fortune dépend de toi.”

Une jeune fille qui aime, croit
que tout le monde l’ignore. Elle
met sur ses yeux le voile qu’elle à
sur son cœur ; mais quand il est
soulevé par une main amie, alors
les peines secrètes de son amour
s’échappent comme par un barrière
ouverte, et les doux épanchemens
de la confiance succèdent aux ré-
serves et aux mystères dont elle s’en-
vironnoit. Virginie, sensible aux
nouveaux témoignages de bonté de
sa mère, lui raconta quels avoient
été ses combats, qui n’avoient eu

d'autres témoins que Dieu seul ; qu'elle voyoit le secours de sa providence dans celui d'une mère tendre qui approuvoit son inclination, et qui la dirigeroit par ses conseils ; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageoit à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, et sans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour voyant que sa confiance avoit produit un effet contraire à celui qu'elle en attendoit, lui dit : “ Mon enfant, je ne
“ veux point te contraindre ; déli-
“ bère à ton aise, mais cache ton
“ amour à Paul. Quand le cœur
“ d'une fille est pris, son amant n'a
“ plus rien à lui demander.”

Vers le soir, comme elle étoit seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'étoit un ecclésiastique missionnaire de l'isle, et confesseur de madame de la Tour et de

Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur. “ Mes enfans, dit-il en entrant, “ Dieu soit loué ! Vous “ voilà riches. Vous pourrez “ écouter votre bon cœur, faire “ du bien aux pauvres. Je fais ce “ que vous a dit M. de la Bourdon- “ nais, et ce que vous lui avez ré- “ pondu. Bonne maman, votre “ santé vous oblige de rester ici ; “ mais vous, jeune demoiselle, “ vous n’avez point d’excuse. Il “ faut obéir à la providence, à nos “ vieux parens, même injustes. “ C’est un sacrifice, mais c’est l’or- “ dre de Dieu. Il s’est dévoué pour “ nous ; il faut à son exemple, se “ dévouer pour le bien de sa fa- “ mille. Votre voyage en France “ aura une fin heureuse. Ne vou- “ lez-vous pas bien y aller, ma chère “ demoiselle ? ” Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant : “ Si c’est l’ordre de Dieu, je ne “ m’oppose à rien. Que la volonté

le "de Dieu soit faite, dit-elle en
t-il "pleurant."

ous Le missionnaire sortit, et fut ren-
rez dre compte au gouverneur du suc-
aire cès de sa commission. Cependant
ce madame de la Tour m'envoya prier
on- par Domingue de passer chez elle,
ré- pour me consulter sur le départ de
tre Virginie. Je ne fus point du tout
ci; d'avis qu'on la laissât partir. Je ti-
lle, ens pour principes certains du bon-
Il heur, qu'il faut préférer les avan-
nos tages de la nature à tous ceux de la
tes. fortune, et que nous ne devons point
or- aller chercher hors de nous ce que
our nous pouvons trouver chez nous.
se J'étends ces maximes à tout, sans
fa- exception. Mais que pouvoient
nce mes conseils de modération contre
ou- les illusions d'une grande fortune,
ère et mes raisons naturelles contre les
eux préjugés du monde et une autorité
nt: sacrée pour madame de la Tour?
ne Cette dame ne me consulta donc
nté que par bienséance, et elle ne dé-

libéra plus, depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espéroit pour son fils de la fortune de Virginie, s'étoit opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on se détermineroit, étonné des conversations secrètes de madame de la Tour et de sa fille, il s'abandonnoit à une tristesse sombre. " On trame quelque chose contre moi, dit-il, puisqu'on se cache de moi."

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'isle, que la fortune avoit visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde; de superbes bafins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mouffelines de Dacca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le

de jour, des bastas de Surate d'un si
me, beau blanc, des chittes de toutes
elle couleurs et des plus rares, à fond
une sablé et à rameaux verts. Ils dé-
rote-roulèrent de magnifiques étoffes de
ob-soie de la Chine, des lampas décou-
roit-pés à jour, des damas d'un blanc
oit, satiné, d'autres d'un vert de prairie,
de d'autres d'un rouge à éblouir ; des
il taffetas rose, des fatins à pleine
om-main, des pékins moëlleux comme
ose le drap, des nankins blancs et jaunes,
se et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que
ré-sa fille achetât tout ce qui lui feroit
une plaisir ; elle veilla seulement sur les
vit prix et les qualites des marchan-
es-dises, de peur que les marchands ne
de la trompassent. Virginie choisit
hes tout ce qu'elle crut être agréable à
ba-sa mère, à Marguerite et à son fils.
oires " Ceci, disoit elle, étoit bon pour
des " des meubles, cela pour l'usage de
ees, " Marie et Domingue." Enfin le
le sac de piastras étoit employé, qu'elle

n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les prétens qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune, qui lui présageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé : “ Ma sœur s'en va ; elle fait déjà les apprêts de son voyage. Passez chez nous, je vous prie. Employez votre crédit sur l'esprit de sa mère et de la mienne, pour la retenir.” Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore toute autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mouffeline blanche doublée de taffetas rose. Sa taille

légère et élevée se deffinoit parfaitement sous son corset ; et ses cheveux blonds, tressés à double tresse accompagnoient admirablement la tête virginale. Ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie : et son cœur agité par une passion combattue, donnoit à son teint une couleur animée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle sembloit porter malgré elle, rendoit sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvoit la voir ni l'entendre, sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier : " Pourquoi, mon fils, te nourrir de fausses espérances, qui rendent les privations encore plus amères ? Il est temps que je te découvre le secret de ta vie et de la mienne. Mademoiselle de la Tour appartient, par sa mère, à une parente riche et de grande condition :

pour toi, tu n'es que le fils d'une pauvre payfanne, et qui pis est, tu es bâtard."

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul ; il ne l'avoit jamais oui prononcer ; il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : " Tu n'as point eu de père légitime. Lorsque j'étois fille, l'amour me fit commettre une foiblesse dont tu as été le fruit. Ma faute t'a privé de ta famille paternelle, et mon repentir, de ta famille maternelle. Infortuné, tu n'as d'autres parens que moi seule dans le monde !" et elle se mit à répandre des larmes. Paul la serrant dans ses bras, lui dit : " Oh, ma mère ? puisque je n'ai d'autres parens que vous dans le monde, je vous en aimerai davantage. Mais quel secret venez-vous de me révéler ! Je vois maintenant la raison qui éloigne de moi mademoiselle de la Tour depuis deux mois, et qui la décide aujourd'hui à partir. Ah ! sans doute, elle me méprise ! "

Cependant, l'heure de souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu, et ne parla point. Virginie en sortit la première, et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisoit une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroissoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipoient par degrés. Sa lumière se répandoit insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brilloient d'un vert argenté. Les vents retenoient leurs halines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux, qui se cares-

soient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruïssent sous l'herbe ; les étoiles étinceloient au ciel et se réfléchissoient au sein de la mer qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits, son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'isle par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut à l'entrée du port une lumière et une ombre : c'étoit le fanal et le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla ; et détourna la tête, pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite et moi, nous étions assis à quelques pas de-là, sous des bananiers ; et dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : “ Mademoiselle, vous
“ partez, dit-on, dans trois jours.
“ Vous ne craignez pas de vous ex-
“ poser aux dangers de la mer
“ de la mer dont vous êtes si ef-
“ frayée ! . . . Il faut, répondit Vir-
“ ginie, que j’obéisse à mes parens,
“ à mon devoir. . . . Vous nous quit-
“ tez, reprit Paul, pour une pa-
“ rente éloignée, que vous n’avez
“ jamais vue ! . . . Hélas ! dit Vir-
“ ginie, je voulois rester ici toute
“ ma vie ; ma mère ne l’a pas voulu.
“ Mon confesseur m’a dit que la vo-
“ lonté de Dieu étoit que je par-
“ tisse, que la vie étoit une épreuve
“ Oh ! c’est une épreuve bien
“ dure !”

“ Quoi, repartit Paul, tant de
“ raisons vous ont décidée, et au-
“ cune ne vous a retenue ! Ah ! il
“ en est encore que vous ne me
“ dites pas. La richesse a de grands
“ attraits. Vous trouverez bientôt,

“ dans un nouveau monde, à qui
“ donner le nom de frère que vous
“ ne me donnerez plus. Vous le
“ choisirez, ce frère, parmi des
“ gens dignes de vous par une nais-
“ sance et une fortune que je ne
“ peux vous offrir. Mais, pour
“ être plus heureuse, où voulez-vous
“ aller ? Dans quelle terre abor-
“ derez-vous, qui vous soit plus
“ chère que celle où vous êtes née ?
“ Où formerez-vous une société
“ plus aimable que celle qui vous
“ aime ? Comment vivrez-vous sans
“ les caresses de votre mère, aux-
“ quelles vous êtes si accoutumée ?
“ Que deviendra-t-elle elle-même,
“ déjà sur l'âge, lorsqu'elle ne vous
“ verra plus à ses côtés, à la table,
“ dans la maison, à la promenade
“ où elle s'appuyoit sur vous ? Que
“ deviendra la mienne, qui vous
“ chérit autant qu'elle ? Que leur
“ dirai-je à l'une et à l'autre, quand

“ je les verrai pleurer de votre ab-
“ sence ? cruelle ! je ne vous parle
“ point de moi : mais que devien-
“ drai-je moi-même, quand le ma-
“ tin je ne vous verrai plus avec
“ nous, et que la nuit viendra sans
“ nous réunir ; quand j’appercevrai
“ ces deux palmiers plantés à no-
“ tre naissance, et si long-temps té-
“ moins de notre amitié mutuelle ?
“ Ah ! puisqu’un nouveau sort te
“ touche, que tu cherches d’autres
“ pays que ton pays natal, d’autres
“ biens que ceux de mes travaux,
“ laisse-moi t’accompagner sur le
“ vaisseau où tu pars. Je te rassu-
“ rerai dans les tempêtes qui te don-
“ nent tant d’effroi sur la terre. Je
“ reposerai ta tête sur mon sein ; je
“ réchaufferai ton cœur contre mon
“ cœur ; et en France, où tu vas
“ chercher de la fortune et de la
“ grandeur, je te servirai ; comme
“ ton esclave. Heureux de ton
“ seul bonheur, dans ces hôtels où

“ je te verrai servie et adorée, je ferai encore assez riche et assez noble, pour te faire le plus grand des sacrifices, en mourant à tes pieds.”

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie, qui lui disoit ces mots entrecoupés de soupirs “ C’est pour toi que je pars pour toi que j’ai vu chaque jour courbé par le travail pour nourrir deux familles infirmes. Si je me suis prêtée à l’occasion de devenir riche, c’est pour te rendre mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une fortune digne de ton amitié ? Que me dis tu de ta naissance ? Ah ! s’il m’étoit encore possible de me donner un frère, en choisirois-je un autre que toi ? O Paul ! ô Paul ! tu m’es beaucoup plus cher qu’un frère ! combien m’en a-t-il coûté pour te ress’pouffer loin de moi ! Je voulois que tu m’aidasses à me séparer de

“ moi-même, jusqu’à ce que le ciel
“ pût bénir notre union. Mainte-
“ nant, je reste. je pars, je vis, je
“ meurs : fais de moi ce que tu
“ veux. Fille sans vertu ! j’ai pu
“ résister à tes caresses, et je ne
“ peux soutenir ta douleur !”

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et la tenant étroitement serrée, il s’écria d’une voix terrible : “ Je
“ pars avec elle : rien ne pourra
“ m’en détacher.” Nous courûmes tous à lui. Madame de la Tour lui dit : “ Mon fils, si vous nous quit-
“ tez, qu’allons-nous devenir ?”

Il répéta en tremblant ces mots :
“ Mon fils mon fils Vous
“ ma mère, lui dit-il, vous qui sé-
“ parez le frère d’avec la sœur !
“ Tous deux nous avons sucé vo-
“ tre lait ; tous deux élevés sur vos
“ genoux, nous avons appris de
“ vous à nous aimer ; tous deux,
“ nous nous le sommes dit mille fois.
“ Et maintenant vous l’éloignez de

“ moi ! Vous l’envoyez en Europe,
“ dans ce pays barbare qui vous a re-
“ fusé un asyle, et chez des parens
“ cruels qui vous ont vous-même
“ abandonnée. Vous me direz :
“ Vous n’avez plus de droits sur elle,
“ elle n’est pas votre sœur. Elle est
“ tout pour moi, ma richesse, ma
“ famille, ma naissance, tout mon
“ bien. Je n’en connois plus d’au-
“ tre. Nous n’avons eu qu’un toit,
“ qu’un berceau ; nous n’aurons
“ qu’un tombeau. Si elle part, il
“ faut que je la suive. Le gouver-
“ neur m’en empêchera ? M’empê-
“ chera-t-il de me jeter à la mer ?
“ Je la suivrai à la nage. La mer
“ ne sauroit m’être plus funette que
“ la terre. Ne pouvant vivre ici
“ près d’elle, au moins je mourrai
“ sous ses yeux, loin de vous. Mère
“ barbare ! femme sans pitié ! puis-
“ se cet océan où vous l’exposez,
“ ne jamais vous la rendre ! puissent
“ ses flots vous ra, porter mon corps,

“ et le roulant avec le sien parmi
“ les cailloux de ces rivages, vous
“ donner, par la perte de vos deux
“ enfans, un Tujet éternel de dou-
“ leur ! ”

A ces mots, je le faisis dans mes bras ; car le désespoir lui ôtoit la raison. Ses yeux étinceloient ; la sueur couloit à grosses gouttes sur son visage en feu ; ses genoux trembloient, et je sentoís dans sa poitrine brûlante, son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée, lui dit : “ O,
“ mon ami ! j’atteste les plaisirs de
“ notre premier âge, tes maux, les
“ miens, et tout ce qui doit lier à
“ jamais deux infortunés, si je reste,
“ de ne vivre que pour toi ; si je
“ pars, de revenir un jour pour être
“ à toi. Je vous prends à témoins,
“ vous tous qui avez élevé mon en-
“ fance, qui disposez de ma vie et
“ qui voyez mes larmes. Je le jure
“ par ce ciel qui m’entend, par cette

“mer que je dois traverser : par l’air
“que je respire, et que je n’ai ja-
“mais fouillé du mensonge.”

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme, à la voix de l’objet aimé. Sa tête altière étoit baissée, et un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenoit embrassé sans pouvoir parler. Madame de la Tour, hors d’elle, me dit, “Je n’y puis
“tenir ; mon ame est déchirée.
“Ce malheureux voyage n’aura
“pas lieu. Mon voisin, tâchez
“d’emmener mon fils. Il y a huit
“jours que personne ici n’a dor-
“mi.”

Je dis à Paul : “Mon ami,
“votre sœur restera. Demain
“nous en parlerons au gouver-
“neur ; laissez reposer votre fa-

l'air
ja-
éci.
met
co-
me,
tête
ent
Sa
en-
ou-
ur,
uis
ée.
ura
ez
uit
or-
ni,
in
er-
a.

“ mille, et venez passer cette nuit
“ chez moi. Il est tard, il est mi-
“ nuit ; la croix du sud est droite
“ sur l’horison.”

Il se laissa emmener sans rien
dire, et après une nuit fort agitée,
il se leva au point du jour, et s’en
retourna à son habitation.

Mais qu’est-il besoin de vous
continuer plus long-temps le récit
de cette histoire ? Il n’y a jamais
qu’un côté agréable à connoître
dans la vie humaine. Semblable
au globe sur lequel nous tournons,
notre révolution rapide n’est que
d’un jour, et une partie de ce jour
ne peut recevoir la lumière, que
l’autre ne soit livrée aux ténèbres.

“ Mon père, lui dis-je, je vous
“ en conjure, achevez de me ra-
“ conter ce que vous avez com-
“ mencé d’une manière si tou-
“ chante. Les images du bonheur
“ nous plaisent, mais celles du mal-

“heur nous instruisent. Que de-
“vint, je vous prie, l’infortuné
“Paul?”

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l’habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu’il l’apperçut : “Où est Virginie?” Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, et courut au port. Il y apprit que Virginie s’étoit embarquée au point du jour, que son vaisseau avoit mis à la voile aussitôt, et qu’on ne le voyoit plus. Il revint à l’habitation, qu’il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paroisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur, sont autant d’étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sen-

chers difficiles, jusqu'au pied de ce
cône de rochers incliné et inac-
cessible, qu'on appelle le Pouce.
A la base de ce rocher est un es-
planade couverte de grands arbres,
mais si élevée et si escarpée, qu'elle
est comme une grande forêt dans
l'air, environnée de précipices ef-
froyables. Les nuages que le som-
met du Pouce attire sans cesse au-
tour de lui, y entretiennent plu-
sieurs ruisseaux qui tombent à une
si grande profondeur au fond de la
vallée située au revers de cette mon-
tagne, que de cette hauteur on
n'entend point le bruit de leur
chute. De ce lieu, on voit une
grande partie de l'île avec ses mornes
surmontés de leurs pitons, entre
autres Piterboth et les Trois ma-
melles avec leurs vallons remplis
de forêts; puis la pleine mer, et
l'île Bourbon qui est à quarante
lieues de-là vers l'occident. Ce
fut de cette élévation que Paul ap-

perçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer : il étoit déjà disparu, qu'il croyoit le voir encore ; et quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'affit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents qui agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut-là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre, et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation ; et son premier mouvement, en revoyant madame de la Tour, fut de se plaindre

amèrement qu'elle l'avoit trompé. Madame de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin; et que malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmené sa fille à demi mourante. “ Au moins, répondit Paul “ si je lui avois fait mes adieux, je “ serois tranquille à présent. Je “ lui aurois dit : Virginie, si pendant le temps que nous avons vécu ensemble il m'est échappé quelque parole qui vous ait offensée, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous me la pardonnez. Je lui aurois dit : “ Puisque je ne suis plus destiné à vous revoir, adieu, ma chère “ Virginie! adieu! Vivez loin de

“ moi contente et heureuse ! ” Et comme il vit que sa mère et madame de la Tour pleuroient : “ Cherchez maintenant, leur dit-il, “ quelque autre que moi qui effuie “ vos larmes ! ” Puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qui avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivoient en bêlant : “ Que me demandez-vous ? “ vous ne reverrez plus avec moi “ celle qui vous donnoit à manger “ dans sa main. ” Il fut au repos de Virginie, et à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour, il s'écria : “ Pauvres oiseaux ! vous n'irez plus “ au devant de celle qui étoit votre “ bonne nourrice. ” En voyant Fidèle qui flairoit çà et là, et marchoit devant lui en quête, il soupira et lui dit : “ Oh ! tu ne la re- “ trouveras plus jamais. ” Enfin,

il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille; et à l'aspect de la mer où il avoit vu disparaître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de la Tour le prioient par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin celle-ci parvint à le calmer, en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appeloit son fils, son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous, auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance; et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole, et lui présentait les

mets qu'il favoit lui être les plus agréables : mais dès qu'il s'appercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans, il recueillit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire ; et comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit et les mettoit dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mère de madame de la Tour, et que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire,

afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit ; et dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète, que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts, et c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la na-

ture de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et sur-tout l'histoire moderne, ne l'intéressa guères davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'appercevoit pas les causes; des guerres sans sujet et sans objet; des intrigues obscures; des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentimens et des intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mère et à madame de la Tour les endroits qui l'affectoient davantage: alors ému par de touchans reffouvenirs, sa voix s'étouffoit, et les larmes couloient de ses yeux. Il

lui sembloit trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licentieuses ; et quand il fut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'étoit écoulé, sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille : seulement elle avoit appris, par une voie étrangère, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut par un vaisseau qui alloit aux Indes, un paquet et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle

étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

“ Très-chère et bien-aimée maman,

“ Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de mon écriture ; et comme je n'en ai pas eu de réponse, j'ai lieu de craindre qu'elles ne vous soient point parvenues. J'espère mieux de celle-ci, par les précautions que j'ai prises pour vous donner de mes nouvelles, et pour recevoir des vôtres.

“ J'ai versé bien des larmes depuis notre séparation, moi qui n'avois presque jamais pleuré que sur les maux d'autrui ! Ma grand'tante fut bien surprise à mon arrivée, lorsque m'ayant questionnée sur mes talens, je lui dis que je ne savois ni lire ni écrire. Elle me demanda qu'est ce que j'avois donc

appris depuis que j'étois au monde ; et quand je lui eus répondu que c'étoit à avoir soin d'un ménage et à faire votre volonté, elle me dit que j'avois reçu l'éducation d'une servante. Elle me mit, dès le lendemain, en pension dans une grande abbaye auprès de Paris, où j'ai des maîtres de toute espèce : ils m'enseignent, entre autres choses, l'histoire, la géographie, la grammaire, les mathématiques, et à monter à cheval ; mais j'ai de si foibles dispositions pour toutes ces sciences, que je ne profiterai pas beaucoup avec ces messieurs. Je sens que je suis une pauvre créature qui ai peu d'esprit, comme ils le font entendre. Cependant, les bontés de ma tante ne se refroidissent point. Elle me donne des robes nouvelles à chaque saison. Elle a mis près de moi deux femmes-de-chambre, qui sont aussi-bien parées que de grandes dames. Elle m'a fait prendre le titre de comtesse ; mais elle m'a fait

quitter mon nom de LA TOUR, qui m'étoit aussi cher qu'à vous même, par tout ce que vous m'avez raconté des peines que mon père avoit souffertés pour vous épouser. Elle a remplacé votre nom de femme par celui de votre famille, qui m'est encore cher cependant, parce qu'il a été votre nom de fille. Me voyant dans une situation aussi brillante, je l'ai suppliée de vous envoyer quelques secours. Comment vous rendre la réponse ? mais vous m'avez recommandé de vous dire toujours la vérité. Elle m'a donc répondu, que peu ne vous serviroit à rien, et que dans la vie simple que vous menez, beaucoup vous embarrasseroit.

“ J'ai cherché d'abord à vous donner de mes nouvelles par une main étrangère, au défaut de la mienne. Mais n'ayant à mon arrivée ici, personne en qui je pusse prendre confiance, je me suis appliquée nuit et jour à apprendre à

lire et à écrire ; Dieu m'a fait la grace d'en venir à bout en peu de temps. J'ai chargé de l'envoi de mes premières lettres les dames qui sont autour de moi ; j'ai lieu de croire qu'elles les ont remises à ma grand'tante. Cette fois j'ai eu recours à une pensionnaire de mes amies : c'est sous son adresse ci-jointe que je vous prie de me faire passer vos réponses. Ma grand'tante m'a interdit toute correspondance au dehors, qui pourroit, selon elle, mettre obstacle aux grandes vues qu'elle a sur moi. Il n'y a qu'elle qui puisse me voir à la grille, ainsi qu'un vieux seigneur de ses amis, qui a, dit-elle, beaucoup de goût pour ma personne. Pour dire la vérité, je n'en ai point du tout pour lui, quand même j'en pourrois prendre pour quelqu'un.

“ Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, et je ne peux disposer d'un sou. On dit que si j'avois de l'ar-

gent, cela tireroit à conséquence. Mes robes même appartiennent à mes femmes-de-chambre, qui se les disputent avant que je les aie quittées. Au sein des richesses, je suis bien plus pauvre que je ne l'étois auprès de vous ; car je n'ai rien à donner. Lorsque j'ai vu que les grands talens que l'on m'enseignoit ne me procuroient pas la facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu recours à mon aiguille, dont heureusement vous m'avez appris à faire usage. Je vous envoie donc plusieurs paires de bas de ma façon, pour vous et maman Marguerite, un bonnet pour Domingue, et un de mes mouchoirs rouges pour Marie : je joins à ce paquet, des pepins et des noyaux des fruits de mes collations, avec des graines de toutes sortes d'arbres, que j'ai recueillies, à mes heures de récréation, dans le parc de l'abbaye. J'y ai ajouté aussi des semences de vio-

nettes, de marguerites, de bassinets, de coquelicots, de bleuets, de scabieuses, que j'ai ramassées dans les champs. Il y a dans les prairies de ce pays, de plus belles fleurs que dans les nôtres ; mais personne ne s'en soucie. Je suis sûre que vous et maman Marguerite serez plus contentes de ce sac de graines, que du sac de piastras qui a été la cause de notre séparation et de mes larmes. Ce sera une grand' joie pour moi, si vous avez un jour la satisfaction de voir des pommiers croître auprès de nos bananiers, et des hêtres mêler leurs feuillages à celui de nos cocotiers. Vous vous croirez dans la Normandie que vous aimez tant.

“ Vous m'avez enjoint de vous mander mes joies et mes peines. Je n'ai plus de joie loin de vous : pour mes peines, je les adoucis en pensant que je suis dans un poste où vous m'avez mise par la volonté de

Dieu. Mais le plus grand chagrin que j'y éprouve, est que personne ne me parle ici de vous, et que je n'en puis parler à personne. Mes femmes-de-chambre, ou plutôt celles de ma grand'tante, car elles sont plus à elles qu'à moi, me disent lorsque je cherche à amener la conversation sur des objets qui me sont si chers : Mademoiselle, souvenez-vous que vous êtes François, et que vous devez oublier le pays des sauvages. Ah ! je m'oublierois plutôt moi même, que d'oublier le lieu où je suis née et où vous vivez ! C'est ce pays-ci qui est pour moi un pays de sauvages ; car j'y vis seule, n'ayant personne à qui je puisse faire part de l'amour que vous portera jusqu'au tombeau.

“ Très-chère et bien-aimée maman,

Votre obéissante et tendre fille,

VIRGINIE DE LA TOUR.”

“ Je recommande à vos bontés. Marie et Domingue, qui ont pris tant de soin de mon enfance : caressez pour moi Fidèle, qui m’a retrouvée dans les bois ”

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parloit pas du tout de lui, elle qui n’avoit pas oublié, dans ses ressouvenirs, le chien de la maison ; mais il ne favoit pas que quelque longue que soit la lettre d’une femme, elle n’y met jamais sa pensée la plus chère qu’à la fin.

Dans un post criptum, Virginie récommandoit particulièrement à Paul deux espèces de graines ; celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnoit quelques instructions sur les caractères de ces plantes, et sur les lieux les plus propres à les semer. “ La violette, lui mandoit-elle, produit une petite fleur d’un violet foncé, qui aime à se cacher sous des buissons ; mais son charmant parfum l’y fait bientôt décou-

vrir.” Elle lui enjoignoit de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. “La scabieuse, ajoutoit-elle, donne une jolie fleur d’un bleu mourant, et à fond noir piqueté de blanc. On la croiroit en deuil, On l’appelle aussi, pour cette raison, fleur de veuve. Elle se plaît dans les lieux âpres et battus des vents.” Elle le prioit de la semer sur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit, la dernière fois, et de donner à ce rocher, pour l’amour d’elle, le nom du ROCHER DES ADIEUX.

Elle avoit renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu étoit fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu’il y apperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux qu’il reconnut à leur beauté pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des

larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, et que pour elle en particulier, elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence de l'île, afin que le desir d'en recevoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la supplioit de se rendre au plutôt aux vœux ardents de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvoit désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et sur-tout celles de violettes et de scabieuses, dont les fleurs sembloient avoir quelque analogie avec le caractère de la situation de Virginie, qui les lui avoit si particulièrement recommandées ; mais soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant, l'envie qui va même au-devant du bonheur des hommes, surtout dans les colonies françoises, répandit dans l'isle, des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoient apporté la lettre de Virginie, affuroient qu'elle étoit sur le point de se marier : ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser ; quelques uns même disoient que la chose étoit faite, et qu'ils

en avoient été témoins. D'abord, Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais comme plusieurs habitans de l'isle, par une pitié perfide, s'empressoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie ; et comme il savoit que ces livres renfermoient des peintures assez fidelles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour ne vînt à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagements. Ses lumières le rendoient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de six mois sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venoit me voir souvent, pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne-longue. C'est là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfans et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes, cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont

été les Egyptiens dans leur décadence, les Grecs du bas empire ; et tels sont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'ame est dans une agitation continuelle ; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguier les uns les autres. Mais dans la solitude, elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent ; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté

de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et redevenue transparente, réfléchit avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux.

La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'âme. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie ; tels sont les Brames de l'Inde. Enfin je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je neveux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul : il est lié avec tout le genre humain par ses besoins ; il

doit donc ses travaux aux hommes ; il se doit aussi au reste de la nature. Mais comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux élémens du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins

à ces jouissances celle de quelques bons livres, qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté ; ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables, et par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde ; mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus ; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guères trouvé que l'innocence attentive à ma voix.

La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur : ils blâmoient ma vie solitaire ; ils prétendoient qu'eux seuls étoient utiles aux hommes, et ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout

le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, aux-quelles j'ai donné tant de prix ; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vu se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, et disparoissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivage ; et par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'apperçoive pas de mon hermitage, situé au milieu

d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, sur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au-dehors. La rivière qui coule devant ma porte, passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute sorte de feuillages, il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olives et bois de cannelle ; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues, et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paroissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de

fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtemens mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au-delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus, appelés ici pigeons hollandois. Les singes, habitans domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux dont ils se détachent par leur poil

gris et verdâtre et leur face toute noire, quelques-uns s'y suspendent par la queue, et se balancent en l'air; d'autres sautent de branche, en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillemens et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides, leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitans; à mille pas de-là, elle se précipite de différens étages de rocher, et forme à sa chute une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses.

tueuses; et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à-la-fois, et affourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretenait sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette isle, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de-là, est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne

qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. " Il en viendra, " disoit-elle, des arbres qui donneront leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins à un oiseau." Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après, il y crut plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avoit un femelle, c'est-à-dire, qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas si haut que le genou de Virginie à son départ ; mais comme il croît vite, deux ans après il avoit vingt pieds de hauteur, et son tronc étoit entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie ; et en même-temps, il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habi-

tuellement ne nous font pas appercevoir de la rapidité de notre vie; ils vieillissent avec nous d'une vieillisse insensible : mais ce sont ceux que nous revoyons tout-à-coup après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfans, qu'il avoit laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parce qu'il lui rendoit trop sensible la longueur du temps qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisoit son tronc, et lui adressoit des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois,

per. je vous ai vu moi-même avec plus
vie; d'intérêt et de vénération que les
ieil- arcs de triomphe des Romains !
eux- Puiffe la nature, qui détruit chaque
près- jour les monumens de l'ambition
s de- des rois, multiplier dans nos forêts
a vi- ceux de la bienfaisance d'une jeune
euve- et pauvre fille.

C'étoit donc au pied de ce papa-
pris- yer que j'étois sûr de rencontrer Paul
and- quand il venoit dans mon quartier.
d'un- Un jour, je l'y trouvai accablé de
gue- mélancolie, et jeus avec lui une con-
plus- versation que je vais vous rapporter,
d'y- si je ne vous suis point trop ennuy-
fsés- eux par mes longues digressions,
mes- pardonnables à mon âge et à mes
loit- dernières amitiés. Je vous la ra-
doit- conterai en forme de dialogue, afin
mps- que vous jugiez du bons sens na-
part- turel de ce jeune homme ; et il vous
ant- fera aisé de faire la différence des
en- interlocuteurs, par le sens de ses
lui- questions et de mes réponses.
our-
la
ois,

Il me dit :

“ Je suis bien chagrin. Mademoiselle de la Tour est partie depuis deux ans et deux mois : et depuis huit mois et demi, elle ne nous a pas donné de ses nouvelles. Elle est riche ; je suis pauvre ; elle m'a oublié. J'ai envie de m'embarquer ; j'irai en France, j'y servirai le roi ; j'y ferai fortune, et la grand'tante de mademoiselle de la Tour me donnera sa petite nièce en mariage, quand je serai devenu un grand seigneur.

Vieillard. “ Oh mon ami ! ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas de naissance ?

Paul. “ Ma mère me l'a dit : car pour moi, je ne fais ce que c'est que la naissance. Je ne me suis jamais apperçu que j'en eusse moins qu'un autre, ni que les autres en eussent plus que moi.

Vieillard. “ Le défaut de naissance vous ferme en France le chemin

aux grands emplois. Il y a plus; vous ne pouvez même être admis dans aucun corps distingué.

Paul. “ Vous m’avez dit plusieurs fois qu’une des causes de la grandeur de la France étoit que le moindre sujet pouvoit y parvenir à tout, et vous m’avez cité beaucoup d’hommes célèbres, qui, sortis de petits états, avoient fait honneur à leur patrie. Vous vouliez donc tromper mon courage ?

Vieillard. “ Mon fils, jamais je ne l’abattraï. Je vous ai dit la vérité sur les temps passés; mais les choses sont bien changées à présent : tout est devenu vénal en France ; tout y est aujourd’hui le patrimoine d’un petit nombre de familles, ou le partage des corps. Le roi est un soleil que les grands et les corps environnent comme des nuages ; il est presque impossible qu’un de ses rayons tombe sur vous. Autrefois, dans une administration moins com-

pliquée, on a vu ces phénomènes. Alors, les talens et le mérite se font développés de toutes parts, comme des terres nouvelles, qui, venant à être défrichées, produisent avec tout leur suc. Mais les grands rois, qui savent connoître les hommes et les choisir sont rares. Le vulgaire des rois ne se laisse aller qu'aux impulsions des grands et des corps qui les environnent.

Paul. “ Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui me protégera.

Vieillard. “ Pour être protégé des grands, il faut servir leur ambition ou leurs plaisirs. Vous n'y réussirez jamais, car vous êtes sans naissance, et vous avez de la probité.

Paul. “ Mais je ferai des actions si courageuses, je serai si fidèle à ma parole, si exact dans mes devoirs, si zélé et si constant dans mon amitié, que je mériterai d'être adopté par quelqu'un d'eux, comme j'ai vu que cela se pratiquoit dans les his-

toires anciennes que vous m'avez fait lire.

Vieillard. “ Oh mon ami ! chez les Grecs et chez les romains, même dans leur décadence, les grands avoient du respect pour la vertu ; mais nous avons eu une foule d'hommes célèbres en tout genre, sortis des classes du peuple, et je n'en sache pas un seul qui ait été adopté par une grande maison. La vertu, sans nos rois, seroit condamnée en France à être éternellement plébéienne. Comme je vous l'ai dit, ils la mettent quelquefois en honneur lorsqu'ils l'aperçoivent ; mais aujourd'hui, les distinctions qui lui étoient réservées ne s'accordent plus que pour de l'argent.

Paul. “ Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire à un corps. J'épouserai entièrement son esprit et ses opinions ; je m'en ferai aimer.

Vieillard. “ Vous ferez donc comme les autres hommes, vous re-

noncerez à votre conscience pour parvenir à la fortune ?

Paul. “ Oh non ! je ne chercherai jamais que la vérité.

Vieillard. “ Au lieu de vous faire aimer, vous pourriez bien vous faire haïr. D'ailleurs les corps s'intéressent fort peu à la découverte de la vérité. Toute opinion est indifférente aux ambitieux, pourvu qu'ils gouvernent.

Paul. “ Que je suis infortuné ! tout me repousse. Je suis condamné à passer ma vie dans un travail obscur, loin de Virginie !” Et il soupira profondément.

Vieillard. “ Que Dieu soit votre unique patron ; et le genre humain votre corps. Soyez constamment attaché à l'un et à l'autre. Les familles, les corps, les peuples, les rois ont leurs préjugés et leurs passions ; il faut souvent les servir par des vices. Dieu et le genre humain ne nous demandent que des vertus.

“ Mais pourquoi voulez-vous être distingué du reste des hommes ? c'est un sentiment qui n'est pas naturel, puisque si chacun l'avoit, chacun seroit en état de guerre avec son voisin. Contentez vous de remplir votre devoir dans l'état où la Providence vous a mis ; bénissez votre sort, qui vous permet d'avoir une conscience à vous, et qui ne vous oblige pas, comme les grands, de mettre votre bonheur dans l'opinion des petits ; et comme les petits, de ramper sous les grands pour avoir de quoi vivre. Vous êtes dans un pays et dans une condition où, pour subsister, vous n'avez besoin ni de tromper, ni de flatter, ni de vous avilir, comme font la plupart de ceux qui cherchent la fortune en Europe ; où votre état ne vous interdit aucune vertu ; où vous pouvez être impunément bon, vrai, sincère, instruit, patient, tempérant, chaste, indulgent, pieux,

sans qu'aucun ridicule vienne flétrir votre sagesse, qui n'est encore qu'en fleur. Le ciel vous a donné de la liberté, de la santé, une bonne conscience et des amis : les rois, dont vous ambitionnez la faveur, ne sont pas si heureux.

Paul. “ Ah ! il me manque Virginie ! Sans elle, je n'ai rien ; avec elle, j'aurois tout. Elle seule est ma naissance, ma gloire et ma fortune. Mais puisque enfin sa parente veut lui donner pour mari un homme d'un grand nom, avec l'étude et des livres, on devient savant et célèbre ; je m'en vais étudier. J'acquerrai de la science ; je servirai utilement ma patrie par mes lumières, sans nuire à personne, et sans en dépendre ; je deviendrai fameux, et ma gloire n'appartient qu'à moi.

Vieillard. “ Mon fils ! les talens sont encore plus rares que la nais-

sance et que les richesses; et sans doute ils font de plus grands biens, puisque rien ne peut les ôter, et que par-tout ils nous concilient l'estime publique; mais ils coûtent cher. On ne les acquiert que par des privations en tout genre, par une sensibilité exquise, qui nous rend malheureux au-dedans et au dehors, par les persécutions de nos contemporains. L'homme de robe n'envie point, en France, la gloire du militaire, ni le militaire celle de l'homme de mer; mais tout le monde y traversera votre chemin, parce que tout le monde s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous ferez les hommes, dites-vous. Mais celui qui fait produire à un terrain une gerbe de bled de plus, leur rend un plus grand service que celui qui leur donne un livre.

Paul. " Oh ! celle qui a planté ce papayer, a fait aux habitans de ces forêts un présent plus utile et

plus doux que si elle leur avoit donné une bibliothèque." Et en même temps il saisit cet arbre dans ses bras, et le baïsa avec transport.

Vieillard. " Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié l'humanité et la concorde, l'évangile, a servi pendant des siècles de prétexte aux fureurs des Européens. Combien de tyrannies publiques et particulières s'exercent encore en son nom sur la terre ! Après cela, qui se flattera d'être utile aux hommes par un livre ? Rappelez-vous quel a été le sort de la plupart des philosophes qui leur ont prêché la sagesse. Homère qui l'a revêue de vers si beaux, demandoit l'aumône pendant sa vie. Socrate, qui en donna aux Athéniens de si aimables leçons, par ses discours et par ses mœurs, fut empoisonné juridiquement par eux. Son sublime disciple Platon fut livré à l'escla-

vage par l'ordre du prince même qui le protégeoit ; et avant eux, Pythagore, qui étendoit l'humanité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif par les Crotoniates. Que dis-je ? la plupart même de ces noms illustres sont venus à nous défigurés par quelques traits de satire qui les caractérisent, l'ingratitude humaine se plaissant à les reconnoître là ; et si dans la foule, la gloire de quelques-uns est venue nette et pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les ont portés ont vécu loin de la société de leurs contemporains : semblables à ces statues qu'on tire entières des champs de la Grèce et de l'Italie, et qui, pour avoir été ensevelies dans le sein de la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

“ Vous voyez donc que pour acquérir la gloire orageuse des lettres, il faut bien de la vertu, et être prêt à sacrifier sa propre vie.

D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire intéresse en France les gens riches ? Ils se soucient bien des gens de lettres, auxquels la science ne rapporte ni dignité dans la patrie, ni gouvernement, ni entrée à la cour. On persévère peu dans ce siècle indifférent à tout, hors à la fortune et aux voluptés ; mais les lumières et la vertu n'y mènent à rien de distingué parce que tout est dans l'état le prix de l'argent. Autrefois, elles trouvoient des récompenses assurées dans les différentes places de l'église, de la magistrature et de l'administration ; aujourd'hui, elles ne servent qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des gens du monde, est toujours digne de son origine céleste. C'est à ces mêmes livres qu'il est réservé particulièrement de donner de l'éclat à la vertu obscure, de consoler les malheureux, d'éclairer

les nations, et de dire la vérité même aux rois. C'est, sans contredit, la mission la plus auguste dont le ciel puisse honorer un mortel sur la terre. Quel est l'homme qui ne se console de l'injustice ou du mépris de ceux qui disposent de la fortune, lors qu'il pense que son ouvrage ira de siècle en siècle et de nations en nations, servir de barrière à l'erreur et aux tyrans; et que, du sein de l'obscurité où il a vécu, il jaillira une gloire qui effacera celle de la plupart des rois, dont les monumens périssent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les élèvent et qui les vantent ?

Paul. “ Ah ! je ne voudrais cette gloire que pour la répandre sur Virginie, et la rendre chère à l'univers. Mais vous qui avez tant de connoissances, dites-moi si nous nous marierons ? Je voudrais être savant, au moins pour connoître l'avenir.

Vieillard. “ Qui voudroit vivre, mon fils, s’il connoissoit l’avenir ? Un seul malheur prévu nous donne tant de vaines inquiétudes ! la vue d’un malheur certain empoisonneroit tous les jours qui le précèderoient. Il ne faut pas même trop approfondir ce qui nous environne ; et le ciel, qui nous donna la réflexion pour prévoir nos besoins, nous a donné les besoins pour mettre des bornes à notre réflexion.

Paul. “ Avec de l’argent, dites-vous, on acquiert en Europe des dignités et des honneurs. J’irai m’enrichir au Bengale pour aller épouser Virginie à Paris. Je vais m’embarquer.

Vieillard. “ Quoi ! vous quitteriez sa mère et la vôtre ?

Paul. “ Vous m’avez vous-même donné le conseil de passer aux Indes.

Vieillard. “ Virginie étoit alors

ici. Mais vous êtes maintenant l'unique soutien de votre mère et de la sienne.

Paul. " Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

Vieillard. " Les riches n'en font guères qu'à ceux qui leur font honneur dans le monde. Ils ont des parens bien plus à plaindre que madame de la Tour, qui, faute d'être secourus par eux, sacrifient leur liberté pour avoir du pain, et passent leur vie renfermés dans des couvens.

Paul. " Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche ? Elle étoit si contente sous ces cabanes, si jolie et si bien parée avec un mouchoir rouge ou des fleurs autour de sa tête. Reviens, Virginie ! quitte tes hôtels et tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, à l'ombre de ces bois

et de nos cocotiers. Hélas ! tu es peut-être maintenant malheureuse Et il se mettoit à pleurer. “ Mon père, ne me cachez rien ; si vous ne pouvez me dire si j’épouserai Virginie, au moins apprenez-moi si elle m’aime encore, au milieu de ces grands seigneurs qui parlent au Roi, et qui la vont voir ? ”

Vieillard. “ Oh ! mon ami, je suis sûr qu’elle vous aime, par plusieurs raisons, mais sur-tout parce qu’elle a de la vertu.” A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

Paul. “ Mais, croyez-vous les femmes d’Europe fausses comme on les représente dans les comédies et dans les livres que vous m’avez prêtés ? ”

Vieillard. “ Les femmes sont fausses dans les pays où les hommes sont tyrans. Partout la violence produit la ruse.

Paul. “ Comment peut-on être tyran des femmes ?

Vieillard. “ En les mariant sans les consulter, une jeune fille avec un vieillard, une femme sensible avec un homme indifférent.

Paul. “ Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui se conviennent, les jeunes avec les jeunes, les amans avec les amantes ?

Vieillard. “ C'est que la plupart des jeunes gens, en France n'ont pas assez de fortune pour se marier, et qu'ils n'en acquièrent qu'en devenant vieux. Jeunes, ils corrompent les femmes de leurs voisins ; vieux, ils ne peuvent fixer l'affection de leurs épouses. Ils ont trompé étant jeunes ; on les trompe à leur tour étant vieux. C'est une des réactions de la justice universelle qui gouverne le monde. Un excès y balance toujours un autre excès. Ainsi la plupart des Euro-

péens passent leur vie dans ce double désordre, et ce désordre augmente dans une société, à mesure que les richesses s'y accumulent sur un moindre nombre de têtes. L'état est semblable à un jardin, où les petits arbres ne peuvent venir s'il y en a de trop grands qui les ombragent; mais il y a cette différence, que la beauté d'un jardin peut résulter d'un petit nombre de grands arbres, et que la prospérité d'un état dépend toujours de la multitude et de l'égalité des sujets, et non pas d'un petit nombre de riches.

Paul. “ Mais, qu'est-il besoin d'être riche pour se marier.

Vieillard. “ Afin de passer ses jours dans l'abondance, sans rien faire.

Paul. “ Et pourquoi ne pas travailler? je travaille bien moi.

Vieillard. “ C'est qu'en Europe

le travail des mains déshonore. On l'appelle travail mécanique. Celui même de labourer la terre y est le plus méprisé de tous. Un artisan y est bien plus estimé qu'un paysan.

Paul. “ Quoi ! l'art qui nourrit les hommes est méprisé en Europe ! Je ne vous comprends pas.

Vieillard. “ Oh ! il e'est pas possible à un homme élevé dans la nature, de comprendre les dépravations de la société. On se fait une idée précise de l'ordre, mais non pas du désordre. La beauté, la vertu, le bonheur, ont des proportions ; la laideur, le vice et le malheur n'en ont point.

Paul. “ Les gens riches sont donc bien heureux ! Ils ne trouvent d'obstacles à rien ; ils peuvent combler de plaisirs les objets qu'ils aiment.

Vieillard. “ Ils sont la plupart usés sur tous les plaisirs, par cela même

qu'ils ne leur coûtent aucunes peines. N'avez-vous pas éprouvé que le plaisir du repos s'achète par la fatigue ; celui de manger, par la faim, celui de boire, par la soif ? Hé bien, celui d'aimer et d'être aimé, ne s'acquiert que par une multitude de privations et de sacrifices. Les richesses ôtent aux riches tous ces plaisirs-là, en prévenant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui suit leur satiété, l'orgueil qui naît de leur opulence, et que la moindre privation blesse, lors même que les plus grandes jouissances ne le flattent plus. Le parfum de mille roses ne plaît qu'un instant ; mais la douleur que cause une seule de leurs épines dure long-temps après sa piqûre. Un mal au milieu des plaisirs est pour les riches une épine au milieu des fleurs. Pour les pauvres, au contraire, un plaisir au milieu des maux est une fleur au milieu des épines ; ils en goû-

tent vivement la jouissance. Tout effet augmente par ce contraste. La nature a tout balancé. Quel état, à tout prendre, croyez-vous préférable, de n'avoir presque rien à espérer et tout à craindre, ou presque rien à craindre et tout à espérer ? Le premier état est celui des riches, et le second celui des pauvres. Mais ces extrêmes sont également difficiles à supporter aux hommes, dont le bonheur consiste dans la médiocrité et la vertu.

Paul. “ Qu'entendez-vous par la vertu ?

Vieillard. “ Mon fils ! vous qui soutenez vos parens par vos travaux, vous n'avez pas besoin qu'on vous la définisse. La vertu est un effort fait sur nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu seul.

Paul. “ Oh que Virginie est vertueuse ! C'est par vertu qu'elle a

voulu être riche, afin d'être bien-faisante. C'est par vertu qu'elle est partie de cette île : la vertu l'y ramènera." L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme toutes ses inquiétudes s'évanouissent. Virginie n'avoit point écrit, parce qu'elle alloit arriver. Il falloit si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent. Il faisoit l'énumération des vaisseaux qui avoient fait ce traet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux. Les constructeurs étoient aujourd'hui si savans, et les marins si habiles ! Il parloit des arrangemens qu'il alloit faire pour la recevoir ; du nouveau logement qu'il alloit bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménageroit chaque jour, quand elle feroit sa femme ; sa

femme ! cette idée le ravissoit. Au moins, mon père, me disoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous ferez toujours avec nous n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir. Et il alloit, hors de lui, porter à sa famille, la joie dont il étoit enivré.

En peu de temps, les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettant toujours l'âme dans les extrémités. Souvent, dès le lendemain. Paul revenoit me voir, accablé de tristesse. Il me disoit : Virginie ne m'écrit point. Si elle étoit partie d'Europe, elle m'auroit mandé son départ. Ah ! les bruits qui ont couru d'elle ne sont que trop fondés. Sa tante l'a mariée à un grand seigneur. L'amour

des richesses l'a perdue comme tant d'autres. Dans ces livres qui peignent si bien les femmes, la vertu n'est qu'un sujet de roman. Si Virginie avoit eu de la vertu ; elle n'auroit pas quitté sa propre mère et moi. Pendant que je passe ma vie à penser à elle, elle m'oublie. Je m'afflige, elle se divertit. Ah ! cette pensée me désespère. Tout travail me déplaît ; toute société m'ennuie. Plût à Dieu que la guerre fût déclarée dans l'Inde ! j'irois y mourir."

"Mon fils, lui répondis-je, le courage qui nous jette dans la mort, n'est que le courage d'un instant. Il est souvent excité par les vains applaudissemens des hommes. Il en est un plus rare et plus nécessaire, qui nous fait supporter chaque jour, sans témoin et sans éloge, les traverses de la vie ; c'est la patience. Elle s'appuie, non sur

l'opinion d'autrui ou sur l'impulsion de nos passions, mais sur la volonté de Dieu. La patience est le courage de la vertu."

Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point de vertu ! Tout m'accable et me désespère.—La vertu, repris-je, toujours égale, constante, invariable, n'est pas le partage de l'homme. Au milieu de tant de passions qui nous agitent, notre raison se trouble et s'obscurcit ; mais il est des phares où nous pouvons en rallumer le flambeau, ce sont les lettres."

"Les lettres, mon fils, sont un secours du ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme, inspiré par un art céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elles échauffent, c'est un feu divin. Comme le feu, elles approprient toute la nature à notre usage.

Par elles, nous réunissons autour de nous, les choses, les lieux, les hommes et les temps. Ce sont elles qui nous rappellent aux règles de la vie humaine. Elles calment les passions ; elles répriment les vices, elles excitent les vertus par les exemples augustes des gens de bien qu'elles célèbrent, et dont elles nous présentent les images toujours honorées, Ce sont des filles du ciel qui descendent sur la terre pour charmer les maux du genre humain. Les grands écrivains qu'elles inspirent ont toujours paru dans les temps les plus difficiles à supporter à toute société, les temps de barbarie et ceux de dépravation. Mon fils, les lettres ont consolé une infinité d'hommes plus malheureux que vous : Xénophon, exilé de sa patrie après y avoir ramené dix mille Grecs ; Scipion l'Africain, lassé des calomnies des Romains ; Lu-

cullus, de leurs brigues ; Catinat, de l'ingratitude de sa cour. Les Grecs, si ingénieux, avoient réparti à chacune des muses qui président aux lettres, une partie de notre entendement pour le gouverner : nous devons donc leur donner nos passions à régir, afin qu'elles leur imposent un joug et un frein. Elles doivent remplir, par rapport aux puissances de notre ame, les mêmes fonctions que les Heures qui atteloient et conduisoient les chevaux du soleil.

“ Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont écrit avant nous, sont des voyageurs qui nous ont précédés dans les sentiers de l'infortune, qui nous tendent la main et nous invitent à nous joindre à leur compagnie, lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami.”

“ Ah ! s'écrioit Paul, je n'avois pas besoin de savoir lire quand Vir-

ginie étoit ici. Elle n'avoit pas plus étudié que moi ; mais quand elle me regardoit en m'appelant son ami, il m'étoit impossible d'avoir du chagrin."

" Sans doute, lui disois-je, il
" n'y a point d'ami aussi agréable
" qu'une maîtresse qui nous aime.
" Il y a de plus, dans la femme,
" une gaieté légère qui dissipe la
" tristesse de l'homme. Ses grâces
" font évanouir les noirs fantômes
" de la réflexion. Sur son visage
" sont les doux traits et la confi-
" ance. Quelle joie n'est rendue
" plus vive par sa joie ? Quel front
" ne se déride à son sourire ? Quelle
" colère résiste à ses larmes ? Vir-
" ginie reviendra avec plus de phi-
" losophie que vous n'en avez.
" Elle sera bien surprise de ne pas
" retrouver le jardin tout-à-fait ré-
" tabli, elle qui ne songe qu'à l'em-
" bellir, malgré les persécutions de

sa parente, loin de sa mère et de vous."

L'idée du retour prochain de Virginie renouveloit le courage de Paul, et le ramenoit à ses occupations champêtres. Heureux au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisoit à sa passion !

Un matin, au point du jour (c'étoit le 24 décembre 1752), Paul, en se levant, apperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la découverte. Ce pavillon étoit le signalement d'un vaisseau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportoit pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'étoit embarqué pour aller le reconnoître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé étoit le Saint-Géran, du port de 700 tonneaux, commandé

par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il étoit à quatre lieues au large, et qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent étoit favorable. Il n'en faisoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportoit de France. Il y en avoit une pour madame de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein, et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il apperçut la famille, qui attendoit son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de la Tour, pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mère qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoy-

ée dans un temps qui ne lui permettoit d'arriver à l'isle de France que dans la saison des ouragans ; qu'elle avoit effayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mère et aux habitudes du premier âge ; qu'elle en avoit été traitée de fille insensée, dont la tête étoit gâtée par les Romains ; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille ; et qu'elle eût satisfait cet ardent desir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote ; mais qu'il s'étoit opposé à son départ, à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille transportée de joie, s'écria : “ Virginie est arrivée ! ” Maitresse et serviteurs, tous s'embrasèrent. Madame de la Tour

dit à Paul: " Mon fils, allez prévenir notre voisin de l'arrivée de Virginie." Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du soir. Je venois d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus à travers les palissades de ma cabane, une lumière dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appeloit. Je me lève; et à peine j'étois habillé, que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou en me disant: " Allons, allons, Virginie est arrivée. Allons au port, le vaisseau y mouillera au point du jour."

Sur-le-champ, nous nous mettons en route. Comme nous traversons les bois de la Montagne-longue, et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher

derrière nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands pas. Dès qu'il nous eût atteints. je lui demandai d'où il venoit et où il alloit en si grande hâte. Il me répondit : " Je viens du quartier de l'isle appelé la Poudre d'or : on m'envoie au port, avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'isle d'Ambre. Il tire du canon pour demander du secours, car la mer est bien mauvaise." Cet homme ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : " Allons vers le quartier de la Poudre-d'or, au-devant de Virginie : il n'y a que trois lieues d'ici." Nous nous mêmes donc en route vers le nord de l'isle. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée ; on voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu

élevés, qui s'entassoient vers le milieu de l'isle, et venoient de la mer avec une grande vîtesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer, sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer. au quartier de la Poudre-d'or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvanta-

ble; ils en couvroient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avoit tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de-là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitans s'étoient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que dans l'après-midi, il avoit vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'isle par les courans; que la nuit l'avoit dérobé à sa vue; que deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du secours, mais que la mer étoit si mauvaise, qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que bientôt après, il avoit cru appercevoir ses

fanaux allumés ; et que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite isle d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin-de-Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis ; que si cela étoit, ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer, ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'isle d'Ambre de la côte ; qu'il l'avoit fondé ; que la tenure et le mouillage en étoient très-bons, et que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté comme dans le meilleur port. “ J'y mettrois toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirois aussi tranquillement qu'à terre.” Un troisième habitant dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il

l'avoit vu mouilleer au-delà de l'île d'Ambre, en sorte que si le vent venoit à s'élever au matin, il seroit le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opinions.

Pendant qu'ils contestoient entr'eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour ; mais il faisoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui, d'ailleurs, étoit couverte de brume : nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'appercevoit dans ce jour ténébreux, que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparoissoient de temps en temps au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours ; c'étoit le gouverneur, M. de la Bourdonnais, qui arrivoit à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils et d'un grand nombre d'habitans et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à-la-fois. A peine leur décharge fut faite, que nous apperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous apperçûmes alors à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, et les cris des matelots, qui crièrent trois fois VIVE LE ROI ; car c'est le cri des François dans les

dangers extrêmes ainsi que dans les grandes joies; comme si, dans les dangers, ils appeloient leur prince à leur secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Geran apperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitans du voisinage, chercher des vivres, des planches, des cables, et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs chargés de provisions et d'agres, qui venoient des habitations de la Poudre-d'or, du quartier de Flacque et de la rivière du Rampart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur, et lui dit : " monsieur, on a entendu toute la nuit des bruits sourds

dans la montagne ; dans les bois, les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse de vent ; les oiseaux de marine se réfugient à terre : certainement tous les signes annoncent un ouragan. --- Eh bien, mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi."

En effet, tout présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zénith étoient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des pailencus, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venoient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrens d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes.

Tout le monde s'écria : voilà l'ouragan ! et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'isse d'Ambre et son canal. Le Saint-Géran parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre cables sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il étoit mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs, qui entoure l'île de France, et qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentoit son avant aux flots qui venoient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue se soulevoit toute entière, de sorte qu'on en voyoit la carène en l'air ; mais dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger, dispa-roissoit à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le

vent et la mer le jetoient à terre, il leur
lui étoit également impossible des'en qui
aller par où il étoit venu, ou, en just
coupant ses cables, d'échouer eût
le rivage dont il étoit séparé par des mer
hauts fonds semés de récifs. sign
Chaque lame qui venoit se briser sur la y p
côte, s'avançoit en mugissant Il s
qu'au fond des anses, et y jetoit des age
galets à plus de cinquante pieds dans ver
les terres, puis venant à se retirer, ois
elle découvroit une grande partie du roi
lit du rivage, dont elle rouloit les gra
cailloux avec un bruit rauque et au
freux. La mer, soulevée par le un
vent, grossissoit à chaque instant, ro
et tout le canal compris entre cette de
île et l'île d'Ambre, n'étoit qu'une ce
vaste nappe d'écumes blanches, bl
creusée de vagues noires et pro- co
fondes. Ces écumes s'amassoient un
dans le fond des anses, à plus de six ro
pieds de hauteur, et le vent qui en ri
balayoit la surface, les portoit par le
dessus l'escarpement du rivage à plus
d'une demi-lieue dans les terres. A

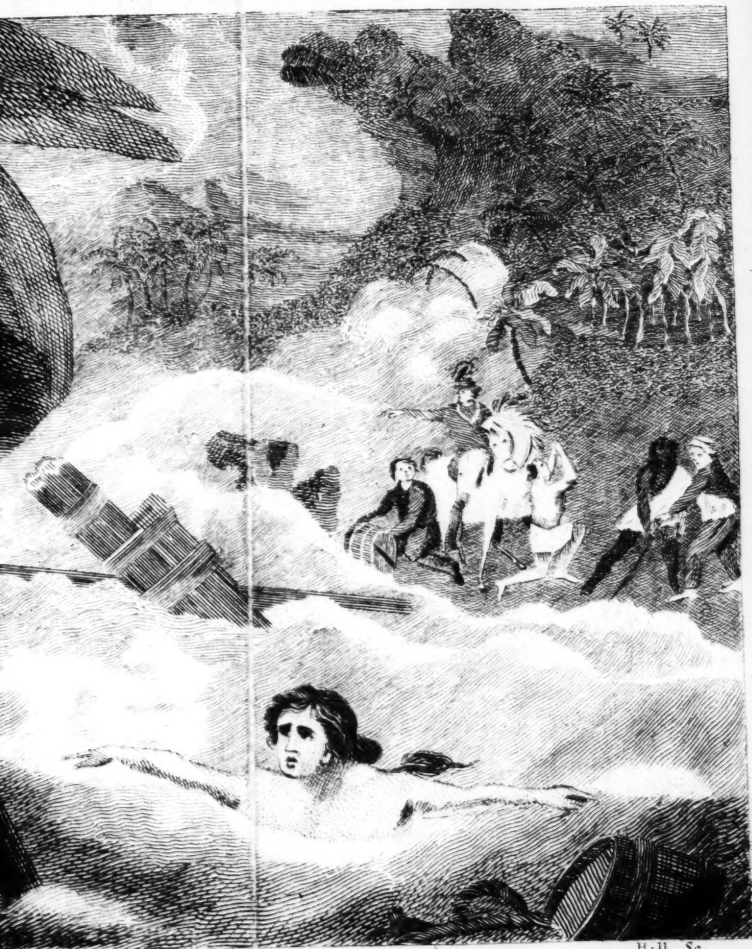
leurs flocons blancs et innombrables, qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortoit de la mer. L'horison offroit tous les signes d'une longue tempête, la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversoient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'appercevoit aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre et blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignoit arriva. Les cables de son avant rompirent ; et comme il n'étoit plus retenu que par une seule anfière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élan-

cer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. " Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr ? -- Que j'aie à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure ! " Comme le désespoir lui ôtoit la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous fîsîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Géran, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois, il avoit l'espoir de l'aborder ; car la mer, dans ses mouvemens irréguliers, laissoit le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied : mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvroit d'énormes vagues d'eau qui soulevoient tout l'avant de sa carène, et rejetoient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi-noyé. A peine ce jeune homme



12 20



Hill, Sc.

avoit-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevoit, et retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles secouffes. Tout l'équipage désespérant alors de son salut, se précipitoit en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint Gérant, tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie. d'un port noble et assuré, elle nous faisoit signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jetés à la mer. Il n'en restoit

plus qu'un sur le pont, qui étoit tout nu, et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect ; nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : " Sauvez-la, sauvez-la, ne la quittez pas." Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'isle d'Ambré et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçoit de ses flancs noirs et de ses sommets écumans. A cette terrible vue, le matelot s'élança à la mer ; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant



Naufrage — Mort de Virginie.
Shipwreck — Death of Virginia.

S. Hill. Sculp.

dan
tate
nité
Vir
l'av
hon
que
ble,
vou
l'au
cet
mai
mo
tirâ
fan
par
Le
les
che
du
poi
ven
me
eûr
ne

dans les terres une partie des spectateurs, qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avoit voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à un mort presque certaine, s'agenouilla sur la sable, en disant : " O mon Dieu ! vous m'avez sauvé la vie ; mais je l'aurois donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle qui n'a jamais voulu se déshabiller comme moi." Domingue et moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens ; et nous cherchâmes de notre côté le long du rivage, si la mer n'y apporteroit point le corps de Virginie : mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à

cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, par une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence; car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant, on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du valon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetoit beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-a-vis. Nous y descen-

dîmes, et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vu périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés ; mais la sérénité étoit encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains étoit sur ses habits, et l'autre, qu'elle appuyoit sur son cœur, étoit fortement fermée et roidie. j'en dégageai avec peine une petite boîte : mais qu'elle fut ma surprise, lorsque je vis que c'étoit le portrait de Paul, qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit ! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Domingue, il se fraploit la poitrine et perçoit l'air de ses cris douloureux.

Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupoient de ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de la Tour et Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de la Tour m'aperçut, elle s'écria : " Où est ma fille, ma chère fille, mon enfant ? " Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout-à-coup d'étouffement et d'angoisses douloureuses ; sa voix ne faisoit plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria - " Où est mon fils ? je ne vois point mon fils ; " et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle ; et l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul étoit vivant, et que le gouverneur en faisoit prendre soin. Elle ne

reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tomboit de temps en temps dans de longs évanouissemens. Madame de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances ; et par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la connoissance, elle tournoit des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi, nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres ; elle paroissoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortoit de sa poitrine oppressée que de sourds gémissemens.

Dès le matin on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens ; mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et madame de la Tour, que j'avois d'a-

bord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui ; le saisirent dans leurs bras, le baisèrent, et leurs larmes, qui avoient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonnais m'envoya avertir secrètement, que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre, et que de-là, on alloit le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussi-tôt au Port-Louis, où je trouvai des habitans de tous les quartiers ras-

semblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiroient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi; ils portoient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, et on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats, sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc, et tenant des palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le suivoit en chantant des hymnes : après eux venoit tout ce que l'île avoit de plus distingué dans ses habitans et dans son état-major,

à la suite duquel marchoit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si long-temps le bonheur, et que sa mort remplissoit maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée. les hymnes et les chants cessèrent; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie, des mouchoirs, des chapelets et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandoient à Dieu une fille comme elle; les garçons des amantes aussi constantes; les pauvres, une amie aussi tendre, les esclaves, une maîtresse aussi bonne,

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture des négresses de Madagascar et des Caffres de Mosambique, déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays. Des Indiennes du Bengale et de la côte Malabare apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps ; tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations, et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitans, qui vouloient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemouffes, sur son côté occi-

dental, au pied d'une touffe de bambous, où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimoit à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appeloit alors son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de la Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortège. Il offrit à madame de la Tour et à son amie tous les secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation contre sa tante dénaturée; et s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. " Je desirois, lui dit-il, votre bonheur et celui de votre famille : Dieu m'en est témoin. Mon ami, il faut aller en France; je vous y ferai avoir du service. Dans votre absence, j'aurai soin de votre mère comme de la mienne ;" et en même-temps, il lui présenta la main; mais Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, j'irai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étois capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher ; mais son chagrin paroissoit augmenter à mesure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout, ses regards étoient éteints, et il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Madame de la Tour, qui étoit mourante, lui disoit souvent : " Mon fils, tant que je vous verrai, je croirai voir ma chère Virginie." A ce nom de Virginie, il tressailloit et s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de sa mère, qui le rappeloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin, et s'asseyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que pour le ti-

rer de sa noire mélancolie, il falloit lui laisser faire tout ce qu'il lui plairoit, sans le contrarier en rien ; qu'il n'y avoit que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit, fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, et je dis à Domingue de prendre des vivres, et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit cette montagne, sa joie et ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses ; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée : là, il s'agenouilla, et levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure

pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Etre suprême, faisoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui; ensuite il se leva et prit sa route vers le nord de l'isle, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savois qu'il ignoroit non-seulement où on avoit déposé le corps de Virginie, mais même s'il avoit été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit: " Nous y avons été si souvent !"

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture; ensuite, nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se déter-

mineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplémouffes avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvemens comme pour y retourner ; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre-d'or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Géran. A la vue de l'isle d'Ambre et de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria : " Virginie ! ô ma chère Virginie " et aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer, mais

En ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avoit été demander la grace de l'esclave de la Rivière-noire ; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-mamelles, où elle s'affit ne pouvant plus marcher, et la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée ; la rivière de la Montagne-longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avoit planté, les pelouffes où elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaifoit à chanter, firent tour-à-tour couler ses larmes ; et les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de

joie communs, ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux : “ Virginie ! ô ma chère Virginie ! ”

Dans cette vie sauvage et vagabonde, ses yeux se cavèrent, son teint jaunit et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avoit jamais été. L'agriculture et le commerce répandoient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui écarriſſoient des bois, et d'autres qui les scioient en

planches ; des voitures alloient et venoient le long de ses chemins : de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y païssoient dans de vastes pâturages, et la campagne y étoit parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettoit en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà et là des moissons de bled dans la plaine, des tapis de fraisières dans les éclaircis des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs situées vers le milieu de l'isle, et entourées de grands bois, on n'appercevoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus du côté

des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions, par l'ignorance du lieu où nous étions, et du chemin que nous avions perdu. Mais l'âme d'un amant retrouve par-tout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos, elle se tourne vers

le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : "Où irons-nous maintenant ?" il se tournoit vers le nord, et me disoit : "Voilà nos montagnes, retournons-y."

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le distraire étoient inutiles, et qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible raison. Je lui répondis donc ; "Oui, voilà les montagnes où demeurait votre chère Virginie, et voilà le portrait que vous lui aviez donné, et qu'en mourant elle portoit sur son cœur, dont les derniers mouvemens ont encore été pour vous." Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il faisoit avidement ce por-

trait de ses foibles mains, et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi-sanglans, des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis : “ Mon fils, écoutez-moi. qui suis votre ami, qui ai été celui de Virginie, et qui au milieu de vos espérances, ai souvent tâché de fortifier votre raison contre les accidens imprévus de la vie. Que déplorez-vous avec tant d'amertume ? est-ce votre malheur ? est-ce celui de Virginie ?

“ Votre malheur ? Oui, sans doute il est grand, Vous avez perdu la plus aimable des filles, qui auroit été la plus digne des femmes. Elle avoit sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous avoit préféré à la fortune, comme la seule récompense digne de sa vertu. Mais que savez-vous si l'objet de qui vous deviez attendre un bonheur si pur, n'eût pas été pour vous la source d'une in-

ort
rine
mi-
ans
ez-
été
lieu
ché
les
Que
ner-
est-
sans
ber-
au-
nes.
aux
à la
ense
vez-
at-
pas
in-

nité de peines ? Elle étoit sans bien, et déshéritée ; vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre seul travail. Devenue plus délicate par son éducation, et plus courageuse par son malheur même, vous l'auriez vue chaque jour succomber, en s'efforçant de partager vos fatigues. Quand elle vous auroit donné des enfans, ses peines et les vôtres auroient augmenté, par la difficulté de soutenir seule avec vous de vieux parens et une famille naissante.

“ Vous me direz : Le gouverneur nous auroit aidés. Que savez-vous, si dans une colonie qui change si souvent d'administrateurs, vous aurez souvent des la Bourdonnais ? s'il ne viendra pas ici des chefs sans mœurs et sans morale ? si, pour obtenir quelque misérable secours votre épouse n'eût pas été obligée de leur faire sa cour ? Ou elle eût été faible, et vous eussiez été à plaindre ;

ou elle eût été sage, et vous fussiez resté pauvre : heureux si, à cause de sa beauté et de sa vertu, vous n'eussiez pas été persécuté par ceux mêmes de qui vous espériez la protection !

“ Il me fût resté, me direz-vous, le bonheur, indépendant de la fortune, de protéger l'objet aimé, qui s'attache à nous à proportion de sa foiblesse même ; de le consoler par mes propres inquiétudes ; de le réjouir de ma tristesse, et d'accroître notre amour de nos peines mutuelles. Sans doute la vertu et l'amour jouissent de ces plaisirs amers. Mais elle n'est plus, et il vous reste ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa mère et la vôtre, que votre douleur inconsolable conduira au tombeau. Mettez votre bonheur à les aider, comme elle l'y avoit mis elle-même. Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de la vertu ; il n'y en a point de plus assuré et de plus grand sur

la terre. Les projets de plaisirs, de repos, de délices, d'abondance, de gloire. ne sont point faits pour l'homme foible, voyageur et passager. Voyez comme un pas vers la fortune nous a précipités tous d'abîme en abîme. Vous vous y êtes opposé, il est vrai ; mais qui n'eût pas cru que le voyage de Virginie devoit se terminer par son bonheur et par le vôtre ? Les invitations d'une parente riche et âgée, les conseils d'un sage gouverneur, les applaudissemens d'une colonie, les exhortations et l'autorité d'un prêtre, ont décidé du malheur de Virginie. Ainsi nous courons à notre perte, trompés par la prudence même de ceux qui nous gouvernent. Il eût mieux valu sans doute ne pas les croire, ni se fier à la voix et aux espérances d'un monde trompeur. Mais enfin, de tant d'hommes que nous voyons si occupés dans ces plaines, de tant d'autres qui vont

chercher la fortune aux Indes, ou qui, sans sortir de chez eux, jouissent en repos en Europe des travaux de ceux-ci, il n'y en a aucun qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il chérit le plus, grandeurs, fortune, femme, enfans, amis. La plupart auront à joindre à leur perte le souvenir de leur propre imprudence. Pour vous, en rentrant en vous-même, vous n'avez rien à vous reprocher. Vous avez été fidèle à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la jeunesse, la prudence d'un sage, en ne vous écartant pas du sentiment de la nature. Vos vues seules étoient légitimes, parce qu'elles étoient pures, simples, déintéressées, et que vous aviez sur Virginie des droits sacrés, qu'aucune fortune ne pouvoit balancer. Vous l'avez perdue, et ce n'est ni votre imprudence, ni votre avarice, ni votre fausse sagesse qui vous l'ont fait perdre, mais Dieu même, qui

a employé les passions d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour ; Dieu, de qui vous tenez tout, qui voit tout ce qui vous convient, et dont la sagesse ne vous laisse aucun lieu au repentir et au désespoir qui marchent à la suite des maux dont nous avons été la cause.

“Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre infortune : Je ne l'ai pas méritée. Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin, son état présent, que vous déplorez ? Elle a subi le sort réservé à la naissance, à la beauté et aux empires mêmes. La vie de l'homme, avec tous ses projets, s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement. En naissant, elle étoit condamnée à mourir. Heureuse d'avoir dénoué les liens de la vie avant sa mère, avant la vôtre, avant vous ; c'est-à-dire, de n'être pas morte plusieurs fois avant la dernière !

“La mort, mon fils, est un bien

pour tous les hommes ; elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes qui agitent sans cesse les malheureux vivans. Examinez les hommes qui paroissent les plus heureux : vous verrez qu'ils ont acheté leur prétendu bonheur bien chèrement ; la considération publique, par des maux domestiques ; la fortune, par la perte de la santé ; le plaisir si rare d'être aimé par des sacrifices continuels : et souvent, à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que des amis faux et des parens ingrats. Mais Virginie a été heureuse jusqu'au dernier moment. Elle l'a été avec nous par les biens de la nature ; loin de nous, par ceux de la vertu : et même dans le moment terrible où nous l'avons vu périr, elle étoit encore

heureuse ; car soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière à qui elle caufoit une désolation universelle, ou sur vous qui couriez avec tant d'intrépidité à son secours, elle a vu combien elle nous étoit chère à tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir, par le souvenir de l'innocence de sa vie. et elle a reçu alors le prix que le ciel réserve à la vertu, un courage supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

“ Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les évènements de la vie à supporter, pour faire voir qu'elle seule peut en faire usage, et y trouver du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre, et la met aux prises avec la mort ; alors son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument im-

mortel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

“ Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la terre. et que rien ne s’y perd. Aucun art humain ne pourroit anéantir la plus petite particule de matière; et ce qui fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux, auroit péri, lorsque les éléments dont il étoit revêtu sont indestructibles ! Ah ! si Virginie a été heureuse avec nous, elle l’est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils : toute la nature l’annonce ; je n’ai pas besoin de vous le prouver. Il n’y a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu’ils craignent. Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu’il laisse

Virginie sans récompense? Croyez-vous que cette même puissance qui avoit revêtu cette ame si noble d'une forme si belle, où vous sentiez un art divin, n'auroit pu la tirer des flots? que celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par des loix que vous ne connoissez pas, ne puisse en préparer un autre à Virginie par des loix qui vous sont également inconnues? Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de penser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence? Et maintenant que nous sommes dans cette existence rénébreuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au-delà de la mort par où nous en devons sortir? Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du petit globe de notre terre, pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté, et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort? Il n'y a pas dans l'océan une seule goutte d'eau

qui ne soit pleine d'êtres vivans qui ressortissent à nous, et il n'existeroit rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes ! Quoi ! il n'y auroit d'intelligence suprême et de bonté divine, précisément que là où nous sommes ; et dans ces globes rayonnans et innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les environnent, que ni les orages ni les nuits n'obscurcissent jamais, il n'y auroit qu'un espace vain et un néant éternel ! Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des bornes à la puissance de laquelle nous avons tous reçu, nous pourrions croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie.

“ Sans doute il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah ! si du séjour

des anges elle pouvoit se communi-
quer à vous, elle vous diroit comme
dans ses adieux : O Paul ! la vie
n'est qu'une épreuve. J'ai été trou-
vée fidèle aux loix de la nature, de
l'amour et de la vertu. J'ai tra-
versé les mers pour obéir à mes pa-
rens, j'ai renoncé aux richesses pour
conserver ma foi ; et j'ai mieux
aimé perdre la vie que de violer la
pudeur. Le ciel a trouvé ma car-
rière suffisamment remplie. J'ai
échappé pour toujours à la pau-
vreté, à la calomnie, aux tempêtes
au spectacle des douleurs d'autrui
Aucun des maux qui effraient les
hommes ne peut plus désormais
m'atteindre ; et vous me plaignez !
Je suis pure et inaltérable comme
une particule de lumière ; et vous
me rappelez dans la nuit de la vie !
O Paul ! ô mon ami ! souviens-toi
de ces jours de bonheur, où, dès le
matin, nous goûtions la volupté des
cieux, se levant avec le soleil sur

les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocens, nous desirions être toute vue, pour jouir des riches couleurs de l'aurore ; tout odorat, pour sentir les parfums de nos plantes ; tout ouïe, pour entendre les concerts de nos oiseaux ; tout cœur, pour reconnoître ces bienfaits. Maintenant à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon ame voit, goûte, entend touche immédiatement ce qu'elle ne pouvoit sentir alors que par de foibles organes. Ah ! quelle langue pourroit décrire ces rivages d'un orient éternel que j'habite pour toujours ? Tout ce qu'une puissance infinie et une bonté céleste ont pu créer pour consoler un être malheureux ; tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, peut mettre d'har-

monie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître le bonheur de ta Virginie par des amours qui n'auront plus de terme, par un hymen dont les flambeaux ne pourront plus s'éteindre. Là j'appaiserai tes regrets : là j'effuierai tes larmes. O mon ami ! mon jeune époux ! élève ton ame vers l'infini, pour supporter des peines d'un moment."

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria : " Elle n'est plus ! elle n'est plus !" et une longue foiblesse succéda à ses douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit : " Puisque la mort est un bien, et que Virginie est heureuse, je veux aussi mourir, pour me rejoindre à Virginie." Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étois comme un homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu

d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avoit submergé. Hélas ! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, et Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et madame de la Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caractères vifs sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : " O mon bon voisin ! il m'a semblé cette nuit voir Virginie vêtue de blanc, au milieu de bocages et de jardins délicieux. Elle m'a dit : Je jouis d'un bonheur digne d'envie. Ensuite, elle s'est approchée de Paul d'un air riant, et l'a enlevé avec elle. Comme je m'efforçois de retenir mon fils, j'ai senti que je quittois moi-même la terre, et que je le suivois avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire adieu à mon amie ; mais je l'ai vue

qui nous suivoit avec Marie et Domingue. Mais ce que je trouve encore de plus étrange, c'est que madame de la Tour a fait, cette même nuit. un songe accompagné des mêmes circonstances."

Je lui répondis: "mon amie, je crois que rien n'arrive dans le monde sans la permission de Dieu. Les songes annoncent quelquefois la vérité."

Madame de la Tour me fit le récit d'un songe tout-à-fait semblable, qu'elle avoit eu cette même nuit. Je n'avois jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition, je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres, Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons et Brutus,

qui n'étoient pas des esprits foibles. L'ancien et le nouveau testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience, et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnemens, des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme trouve bien le moyen de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pour quoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploieroit-elle pas de semblables pour la même fin ? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines

des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme ; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une ame vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul ? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur ?

Pourquoi douter des songes ? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe ?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçoit sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de la Tour, "dans

l'espérance, lui dit-elle, d'une douce et éternelle réunion. La mort est le plus grand des biens, ajouta-t-elle ; on doit la desirer. Si la vie est une punition, on doit en souhaiter la fin : si c'est une épreuve, on doit la demander courte."

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étoient plus en état de servir et qui ne survécurent pas long-temps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidèle, il étoit mort de langueur à-peu-près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi madame de la Tour, qui se soutenoit au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avoit eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voisinage. Cependant elle ne leur sur-

vécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux : elle prioit Dieu de les lui pardonner, et d'appaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eût renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie et la mort également insupportables. Tantôt, elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite nièce, et la perte de sa mère qui s'en étoit suivie. Tantôt, elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit-elle, avoient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli :

“Que n’envoie-t-on, s’écrioit-elle, ces fainéans périr dans nos colonies?”

Elle ajoutoit que les idées d’humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n’étoient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis se jetant tout-à-coup dans une extrémité opposée, elle s’abandonnoit à des terreurs superstitieuses qui la remplissoient de frayeurs mortelles. Elle couroit porter d’abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeoient, les suppliant d’appaiser la divinité par le sacrifice de sa fortune, comme si des biens qu’elle avoit refusés aux malheureux, pouvoient plaire au père des hommes! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu, des montagnes arden-tes, où des spectres hideux erroient, en l’appelant à grands cris. Elle se jetoit aux pieds de ses directeurs, et elle imaginoit contre elle-même des tortures et des supplices; car le ciel,

le juste ciel, envoie aux ames cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour-à-tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit après elle à des parens qu'elle haïssoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie ; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle étoit sujette, la firent enfermer comme folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses mêmes achevèrent sa perte ; et comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les possédoit, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les desiroient. Elle mourut donc, et ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison, pour connoître

qu'elle étoit dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul; et autour d'eux, leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse, à consoler la pauvreté mécontente de son sort, à nourrir dans les jeunes amans une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail et la crainte des richesses. **I NO 61**

La voix du peuple, qui se taît sur

les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé LA PASSE DU SAINT-GERAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous apercevez à trois lieues d'ici, à demi-couverte des flots de la mer, que le Saint-Géran ne put doubler la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle LE CAP MALHEUREUX; et voici devant nous, au bout de ce vallon, LA BAYE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre les derniers devoirs à sa pudeur, sur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis !

mères infortunées ! chère famille ! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces côteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages ; vos vergers sont détruits ; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfans, comme un voyageur qui erre sur la terre où je suis resté seul. **I NO 61**

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes, et les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

!
s
-
s
-
.
,
s
s
x
e
n
s.
s
i
i
-
is
l-
s,
is
t.

Benjamin Franklin

1757

Philadelphia

1757

1757

1757

1757